

AVERTISSEMENT

Ce texte a été téléchargé depuis le site

<http://www.leproscenium.com>

Ce texte est protégé par les droits d'auteur.

En conséquence avant son exploitation vous devez obtenir l'autorisation de l'auteur soit directement auprès de lui, soit auprès de l'organisme qui gère ses droits (la SACD par exemple pour la France).

Pour les textes des auteurs membres de la SACD, la SACD peut faire interdire la représentation le soir même si l'autorisation de jouer n'a pas été obtenue par la troupe.

Le réseau national des représentants de la SACD (et leurs homologues à l'étranger) veille au respect des droits des auteurs et vérifie que les autorisations ont été obtenues et les droits payés, même a posteriori.

Lors de sa représentation la structure de représentation (théâtre, MJC, festival...) doit s'acquitter des droits d'auteur et la troupe doit produire le justificatif d'autorisation de jouer. Le non respect de ces règles entraîne des sanctions (financières entre autres) pour la troupe et pour la structure de représentation.

Ceci n'est pas une recommandation, mais une obligation, y compris pour les troupes amateurs.

Merci de respecter les droits des auteurs afin que les troupes et le public puissent toujours profiter de nouveaux textes.

LOUFTINGUES

Comédie de R.F. Aebi

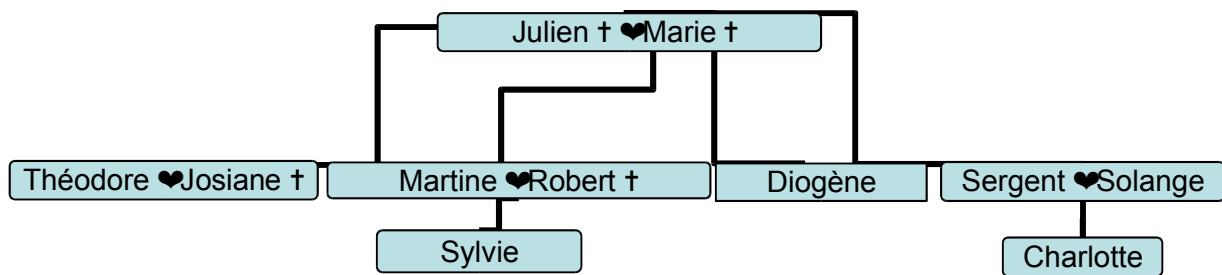
**Créée le 5 octobre 2007
par la Comédie des Trèfles à Trois**

© R.F. Aebi - SACD - SSA 2007

Tous droits réservés

Les personnages, par ordre d'entrée en scène :

Sergent	Frère de Théodore, de Diogène et de Martine, époux de Solange, père de Charlotte. Prof. d'histoire à la retraite. Se prend pour un héros militaire. Obsédé par les risques majeurs.
Charlotte	Fille de Sergent et de Solange. Passionnée par le paranormal.
Solange	Épouse de Sergent, mère de Charlotte. Ancienne prof. d'éducation physique, obsédée par tout ce qui concerne la forme, le sport.
Martine	Soeur de Théodore, de Diogène et de Sergent, mère de Sylvie. Fin cordon bleu.
Diogène	Frère de Théodore, de Martine et de Sergent. Prof. de philo à la retraite. Se prend pour Diogène.
Georges	Employé de la Compeupetro[Compagnie Européenne de Pétrochimie]. Est chargé par sa société d'acheter le terrain des Brindois pour y établir un périmètre de sécurité permettant de construire à côté une nouvelle usine.
Théodore	Frère de Martine, de Diogène et de Sergent.
Sylvie	Fille de Martine et de Robert.



Lieu : Le devant de la maison des Brindois... .

Décor : La façade de la maison des Brindois... Une porte, une fenêtre, un balcon. Dans la cour, un amas de vieilleries, pneus, appareils ménagers hors d'usage, etc. Un grand réfrigérateur dans lequel vit Diogène.

Note : Au gré de la metteur en scène, Diogène sort plusieurs fois de son réfrigérateur, quitte la scène sans rien dire et revient peu après en portant des débris qu'il dépose sur le tas du début.

Scène 1 [Sergent, Solange, Sylvie, Charlotte, Martine, Théodore, Diogène]
--

Sergent : [off] Une, deux... Une, deux... [etc].

Entrent en cortège, au pas cadencé, Sergent, puis Sylvie, Charlotte et Solange, Théodore et Martine. Les « soldats » portent des armes hétéroclites [balai, grande cuillère en bois, râteau, etc.]. Ils obéissent avec lassitude aux ordres de Sergent.

Sergent : [hurlant] À mon commandement... halte! Quart de tour... gauche... exécution! Présentez... armes!... Re... pos! Charlotte, du nerf, que diable.

Charlotte : Oui, Papa!

Solange : Tout ce cirque est-il nécessaire ?

Sergent : Quand les jaunes ou les rouges ou les verts caca d'oie nous tomberont dessus, vous serez bien contents d'être prêts. Où est Diogène ?

Martine : Tu sais que ton frère est allergique à tes exercices.

Sergent : Quand il sera aux mains de l'ennemi, il changera d'avis. [Hurlant à nouveau] Compagnie, quart de tour... droite !

Martine fait un quart de tour à gauche.

Sergent : Martine ! J'ai dit : quart de tour... droite !

Martine : Excuse-moi, je suis un peu distraite. Il faut beaucoup de concentration.

Sergent : [ton du commandement] Rectifiez... la position! Quart de tour... gauche !

Tous opèrent un demi-tour à gauche pour se retrouver face au public. Martine, elle, est de dos.

Sergent : Tudju, Martine... ! On ne tourne pas le dos à l'ennemi.

Martine : [ne tournant que la tête] Si tu traites le public d'ennemi, gare aux tomates !

Solange : [à Martine] Martine, un peu de bonne volonté, tu vas l'énerver.

Martine se tourne.

Sergent : [hurlant] À mon commandement...

La porte du réfrigérateur s'ouvre brutalement. Diogène apparaît.

Diogène : C'est fini, ce boucan ? Vous faites de l'ombre à mon silence.

La porte du réfrigérateur se referme.

Sylvie : On devrait peut-être remettre l'entraînement à plus tard.
 Sergent : Et si un Boeing tombe dans le champ d'à côté ? Nous ne serons pas prêts.
 Théodore : Un Boeing ou un Airbus...
 Sergent : Je suis Français, moi, Monsieur. Les Airbus ne tombent pas dans le champ d'à côté.
 Théodore : J'ai une petite faim. Si on préparait le déjeuner ?
 Sergent : Ce n'est pas avec des considérations de ce genre que nous nous en sortirons en cas de catastrophe. [Hurlant, mais sans regarder les autres] À mon commandement... à... genoux !

Tous s'exécutent, sauf Martine.

Théodore : [petite voix timide] Martinounette... à genoux.
 Martine : [très distraite] Mmmh ?
 Charlotte : Tu vas encore te faire gronder. Papa a dit : À genoux.
 Martine : Il a dit ça ? Je pensais à une petite soupe aux orties que je pourrais préparer.
 Solange : Martine !
 Martine : Oui ?
 Sylvie : Maman !
 Martine : Je suis là.
 Théodore : [excédé] Précisément, tu es là et l'autre cinglé veut que tu te mettes à genoux.
 Martine : Théodore !... Parle autrement de ton frère !... Si j'obéis, qui me relèvera, hein ?
 Sergent : [revenant sur terre] Tudju ! J'ai dit : À... genoux !

On entend le bruit d'un avion qui passe. Pendant les répliques suivantes, Martine se met péniblement à genoux.

Sergent : Un Boeing, ça y est. On est bon.
 Théodore : Au bruit, je pencherais plutôt pour un Airbus, donc on ne risque rien.
 Sergent : Tu crois ?
 Solange : Il n'y a pas de doute : un Airbus.
 Charlotte : Ou un Tupolev.
 Sylvie : [à Charlotte] C'est encore pire que le Boeing. Tais-toi, il va s'exciter.
 [À Solange] Comment peux-tu être sûre qu'il s'agit d'un Airbus ?
 Solange : [à Sylvie, d'une petite voix] Dis comme nous, sinon il déclenchera le plan de grande catastrophe et nous en aurons jusqu'à ce soir.
 Sylvie : [d'un ton faux] Ah oui ! Un Airbus... c'est tout à fait certain...

Sergent : [hurlant] À... plat ventre !

Tous se mettent à plat ventre, sauf Martine qui se relève à grand peine.

Sergent : Martine !

Martine : Ça suffit ! Ce genre de gymnastique n'est plus de mon âge. Si une bombe doit me tomber sur la tête, que je sois debout ou couchée, je ne vois pas la différence.

Sergent : C'est ce genre de raisonnement qui a détruit les plus fortes civilisations.

Martine : Peut-être bien, mais moi, je vais préparer la soupe aux orties.

Martine sort.

Sergent : N'y arriverai jamais ! [Hurlant] De...bout !

Tous se lèvent en maugréant, sauf Théodore.

Sergent : Théodore ! De...bout !

Sylvie se penche sur Théodore.

Sylvie : Il dort.

Charlotte : À poings fermés.

Sergent : [se penchant à son tour sur Théodore et hurlant] Théodore !

La porte du réfrigérateur s'ouvre.

Diogène : Sergent !

Sergent : Oui, frérot !

Diogène : Vas-tu cesser ton numéro ?

Sergent : Quel numéro ?

Diogène : Au cirque, les clowns sont rois.

Sergent : Qu'est-ce que tu veux dire ?

Diogène : Parfois, le pied du philosophe est salutaire au cul de son frangin. Médite ça et fais moins de bruit. Tu m'empêches de penser.

La porte du frigo se referme avec fracas.

Sergent : Non mais... Imaginez le frère de Napoléon parler ainsi à l'Empereur.

Solange : Tu n'es pas Napoléon.

Sergent : Peut-être, mais moi, Madame, pendant que d'autres se cachaient dans leur cave, j'ai tenu tête avec mes partisans à une compagnie

entière de Waffen SS.
 Solange : En 39-45, tu n'étais pas né.
 Sergent : Si, Madame, j'étais né... en esprit. Et puis, j'ai horreur qu'on me
 contrarie, surtout quand on est de mauvaise foi. Personne ne m'aime
 ici.
 Sylvie : Mais si, Tonton, tout le monde t'adore.
 Charlotte : Moi aussi, mon petit Papa.

On entend un puissant ronflement.

Sergent : [montrant Théodore de son autre main] Et l'autre, là, il le fait
 exprès, rien que pour m'embêter.
 Sylvie : Mais non.
 Sergent : Qui c'est qu'aura l'air malin quand un Boeing tombera dans le champ
 d'à côté ?
 Sylvie : C'est Théodore. Allez, Tonton, on ne se laisse pas aller.
 Solange : Si c'est pas malheureux !
 Sylvie : On se reprend. Qu'auraient dit les Viêt-minhs s'ils t'avaient vu ainsi ?
 Sergent : Tu as raison. Haut les cœurs ! Montjoie, Saint-Denis et tout ça.
 [Hurlant] Théodore ! Debout !

Un puissant ronflement lui répond.

Solange : [secouant Théodore] Mais, réveille-toi, Bon Dieu ! Sergent va encore
 nous faire une crise.
 Charlotte : Et on sera bon pour l'exercice jusqu'à ce soir.
 Théodore : [se réveillant difficilement] Mmmh ? Suis crevé.
 Solange : Allez, ouste ! Debout !

Théodore se lève avec peine.

Sergent : Si j'avais dû compter avec des soldats de ce genre...

On entend aboyer dans le réfrigérateur.

Sylvie : Qu'est-ce que c'est ?
 Charlotte : Diogène qui se rappelle à notre bon souvenir.
 Solange : Votre oncle aboie quand il désapprouve.
 Sylvie : Je ne m'y ferai jamais.
 Sergent : Peut-on reprendre ?
 Solange : Ah non ! Ça suffit comme ça.
 Théodore : J'ai faim, moi !
 Sergent : Pas une raison.
 Théodore : Pour moi, c'est la meilleure de toute.

Sergent s'assied et se prend la tête dans les mains. La porte du réfrigérateur s'ouvre.

Diogène : Chocolat !
Sylvie : Qu'est-ce qu'il a dit ?
Solange : Chocolat.

Diogène aboie furieusement.

Solange : Charlotte, va lui chercher une plaque, sinon on n'aura pas la paix.
Théodore : Diogène ! Je te croyais au-dessus de ce genre de contingences.
Diogène : Le désir empêche de penser sereinement. Il faut donc lui céder au plus vite pour ne plus en être l'esclave... [Hurlant] Chocolat !

Diogène recommence à aboyer. Charlotte revient en courant avec une plaque de chocolat. Diogène la prend et la jette au loin.

Diogène : Noisettes !
Charlotte : Il veut du chocolat aux noisettes.
Solange : On avait compris ! [À Diogène] Tu ne pouvais pas le dire tout de suite ?

Charlotte repart.

Diogène : L'envie m'en vient maintenant.
Théodore : Y en a pas.
Diogène : [très en colère] Quoi ?
Théodore : Y a pas de chocolat aux noisettes.

Diogène se met à aboyer furieusement.

Solange : [à Théodore] Tu es sûr ?
Théodore : J'en sais rien, c'était juste pour voir ce qu'il ferait.

La porte du réfrigérateur se referme. On entend un énorme fracas, comme si Diogène cassait tout.

Solange : Il va tout casser.
Sylvie : Casser quoi ? Des bouts de machins et des morceaux de bidules ?

Charlotte revient avec une autre plaque de chocolat.

Charlotte : [brandissant la plaque toute fière] Aux noisettes ! [Regardant le réfrigérateur] Qu'est-ce qui se passe ?
Solange : Diogène est dans une colère folle.

Charlotte : Pourquoi ?
Solange : Ton oncle s'amuse à le faire enrager.
Théodore : C'est marrant... non ?
Solange : Non !
Théodore : [tout penaud] Ah bon ?
Sylvie : [désapprouvant] Tonton !
Théodore : [bougon] Si on peut plus rigoler, alors...

Sylvie prend le chocolat des mains de Charlotte et va prudemment frapper à la porte du réfrigérateur. On entend un épouvantable hurlement. Sylvie a un mouvement de recul.

Sylvie : Mon oncle ! Voilà le chocolat aux noisettes.

La porte du réfrigérateur s'ouvre. Diogène se rue sur Sylvie, lui arrache la plaque de chocolat et mord dedans.

Théodore : [rigolant] Hé ! Il faut d'abord enlever le papier !... Il est bête...
Solange : [le grondant] Théodore !

Diogène arrache le papier et mord dans la plaque.

Diogène : Il a raison. C'est meilleur sans.

La porte du réfrigérateur se ferme.

Sergent : [très abattu] Rompez !

Tous sortent, sauf Solange qui commence des exercices de gymnastique.

Scène 2 [Georges, Solange, puis Sergent, Diogène, Théodore, Sylvie, Charlotte]

Georges entre avec un porte-document élégant. Il ne voit pas Solange.

Georges : Il y a quelqu'un ?... Il n'y a personne ?
Solange : C'est malin !
Georges : Pardon ?
Solange : Vous espérez que personne vous réponde ?
Georges : Je ne comprends pas...
Solange : Nous voilà bien !

Sergent entre, dit sa réplique et ressort.

Sergent : Quelle horreur ! Un civil !
 Georges : Je suis bien chez les Brindois ?
 Solange : Vous en doutez ? Vous êtes là par hasard ?
 Georges : Non !
 Solange : Alors, jeune homme, cessez de vous conduire comme un niais et dites-moi ce que vous voulez.
 Georges : Je cherche le propriétaire.
 Solange : Ça va pas être facile.
 Georges : Comment ?
 Solange : On ne sait pas trop qui c'est.
 Georges : Pardon ?

La porte du réfrigérateur s'ouvre. Diogène en sort à reculons.

Georges : [stupéfait] Qu'est-ce que c'est ?
 Solange : Diogène ! Enfin... presque. C'est peut-être lui, le propriétaire.
 Georges : [à Diogène] Vous marchez toujours comme ça ?
 Diogène : Vous vivez à l'envers... Non ?
 Georges : Je ne sais pas...
 Diogène : À l'envers du bon sens philosophique.
 Georges : Vous croyez ?
 Diogène : Pour me mettre à votre niveau, il faut bien que j'aille aussi à l'envers.

Diogène opère un savant demi-tour et retourne dans son réfrigérateur, toujours en reculant.

Georges : [à Solange] C'est un original.
 Solange : On peut dire les choses comme ça.

Entrée de Théodore.

Théodore : Quand est-ce qu'on mange ?
 Solange : Tu ne pourrais pas penser à autre chose ?
 Théodore : Non !
 Solange : Un autre propriétaire potentiel.
 Georges : Il faudra m'expliquer.

Théodore sort. Il croise Sergent.

Sergent : Encore là ?... Pas votre place dans la caserne. Gar...de-à-vous !

Instinctivement, Georges se met au garde-à-vous.

Sergent : Pas terrible ! Avez fait votre service militaire ?
 Georges : Heu... oui !
 Sergent : Bien !... Bien !... Grade ?
 Georges : Lieutenant.
 Sergent : Connais pas.
 Georges : Vous dites ?
 Sergent : [très énervé] Me nomme Sergent. Rien au-dessus. Lieutenant, connais pas.
 Georges : Ce sera comme vous voudrez... [toujours au garde-à-vous] Je peux...
 Sergent : Peux quoi ?
 Georges : Me tenir normalement.
 Sergent : [très énervé] Se tenir normalement, c'est précisément ce que vous faites. Impossible de rester comme ça indéfiniment... malheureusement... Re...pos. Un peu mou tout ça.
 Georges : [vexé] Je suis très sportif.
 Sergent : [l'examinant] Se voit pas.
 Solange : [à Sergent] Monsieur, ici présent, cherche le propriétaire. [À Georges] On ne sait pas très bien si c'est Théodore, vu qu'il n'a plus toute sa tête, ou Diogène qui ne s'intéresse pas aux choses matérielles, ou Sergent qui n'est que le cadet.
 Sergent : Le cadet, peut-être, mais le moins cinglé.

Aboiement furieux.

Georges : [inquiet] Vous avez un chien ?
 Solange : Si on veut.

Aboiement.

Georges : Un gros ?
 Solange : On ne peut pas dire ça.

Théodore entre et observe la scène.

Georges : Un doberman ?
 Solange : Non.
 Georges : Un mastiff ?
 Solange : Non.
 Georges : Un beauceron ?
 Solange : Non... Dites ! Vous allez faire toute la planche du Petit Larousse ?
 Théodore : Il n'y a qu'un animal qui mérite le nom de chien : le chihuahua.
 Georges : [étonné] Vous trouvez ?
 Théodore : Ben oui : Chi... Ouah ! Ouah ! Remarquez que c'est aussi le moins propre.
 Georges : Ah bon ?

Théodore : Chie... ouah, ouah !

Aboiement.

Georges : [perdant patience] Alors, vous me la dites la race de votre chien, qu'on passe à autre chose.

Solange : C'est un philosophe.

Georges : Pardon ?

Sergent : Givré ! Un philosophe givré. Il se prend pour un chien. Je vous jure ! Comme si je prétendais, moi, que je suis caporal... Encore que... le Petit Caporal¹ n'avait pas mal réussi.

La porte du réfrigérateur s'ouvre.

Diogène : Banane !

La porte du réfrigérateur se ferme.

Solange : [appelant vers la maison] Sylvie !

Sylvie apparaît à la fenêtre.

Sylvie : Oui, ma tante.

Solange : Diogène veut une banane.

Sylvie : Il ne peut pas venir la chercher lui-même ?

Solange : Tu sais bien que ses envies le bloquent complètement.

Sylvie : C'est commode !

Sylvie disparaît.

Georges : Vous avez dit : Diogène ?

Sergent : Mon frère, Diogène. Prof. de philo à la retraite. Trente-cinq ans de carrière, ça laisse des traces.

Georges : [à Sergent] Et vous-même ?

Solange : Mon époux, Sergent. Prof. d'histoire à la retraite. Trente-deux ans de carrière. Ça laisse des traces aussi.

Théodore : La banane.

Solange : Quoi, la banane ?

Théodore : Si Sylvie ne se grouille pas un peu, Diogène va s'énerver.

Aboiement très violent, suivi d'un hurlement à la mort.

Théodore : Voilà ! [À Georges] On ne m'écoute jamais, moi.

¹ Surnom donné à Napoléon Ier par ses soldats.

Diogène : [off] Banane !
 Théodore : [très fâché, à Diogène] Tu nous pompes l'air avec ta banane. Sors de ton trou, tu m'énerves.

La porte du réfrigérateur s'ouvre. Diogène sort, une lampe de poche allumée dans une main, un bâton dans l'autre.

Solange : [à Georges] Diogène !... dont nous vous parlions tout à l'heure.
 Georges : [à Diogène] Monsieur...
 Diogène : Je ne suis pas un monsieur, je suis un chien.
 Georges : Oui, je sais.
 Diogène : [se mettant à fureter partout, en éclairant aussi le public] Je cherche un homme...
 Georges : [pas très rassuré] Je suis là.
 Diogène : [avec un regard en coin à Georges] ... et n'en trouve aucun.
 Georges : [à Solange] Qu'est-ce qu'il raconte ?
 Solange : Qu'il ne voit aucun homme à son goût.
 Georges : [inquiet] Il est... plus à voile qu'à vapeur ?

Diogène se met à renifler Georges, comme un chien.

Solange : Non ! Il ne trouve aucun homme selon l'idée qu'il s'en fait.
 Georges : [très gêné par le manège de Diogène] J'ai eu peur... enfin... je ne suis toujours pas rassuré. Il ne va tout de même pas lever la patte ?
 Solange : Ça lui arrive.
 Théodore : Diogène !... Couché ! Tu embêtes le monsieur.
 Diogène : Je ne suis pas un toutou bêtement obéissant.
 Sergent : À mon commandement... fais... le beau !

Diogène assène un coup de bâton à Sergent.

Diogène : C'est parfois à coups de bâton que la raison entre dans le crâne du sot.
 Sergent : [se réfugiant près de Solange] Il m'a tapé, moi.
 Diogène : Je ne t'ai pas frappé toi, mais l'image que tu te fais de toi-même.
 Théodore : Donc, tu n'as rien senti.
 Sergent : Ah bon ?

Sylvie sort de la maison avec une banane.

Sylvie : Banane pour le toutou.

Diogène attrape la banane et court se réfugier dans son réfrigérateur. Pendant les répliques suivantes, Sylvie tourne autour de Georges et le détaille l'air béat.

Georges : Il est quand même spécial.
 Théodore : Pourquoi dites-vous ça ?
 Georges : Une impression...
 Sergent : N'avez jamais vu de chien ?
 Georges : Si, mais... [À Solange, montrant Sylvie] Qu'est-ce qu'elle a ?
 Solange : Elle vous trouve probablement intéressant.
 Georges : Vous croyez ?
 Solange : Sylvie ! Tu importunes, Monsieur. Va aider ta mère.

Sylvie entre dans la maison sans cesser de regarder Georges du même air béat.

Solange : Je me demande tout de même quelque chose.
 Georges : Quoi donc ?
 Solange : Qu'est-ce que vous fabriquez là ?
 Sergent : Perd son temps au lieu de s'entraîner.
 Georges : Je représente la COMPEUPETRO.
 Sergent : Connais pas.
 Georges : La Compagnie Européenne de Pétrochimie. Ma société a la projet de construire une usine dans la région.
 Théodore : Zut alors ! Où ça ?
 Georges : Oh !... Assez loin d'ici.
 Sergent : Précisez.
 Georges : Enfin... pas si loin que ça.
 Théodore : Accouchez ou j'appelle Diogène.
 Georges : Pour être précis, là derrière, dans les champs d'à côté.
 Sergent : Impossible !
 Georges : Pourquoi ?
 Sergent : Trop dangereux. C'est là que le Boeing va s'écraser.
 Théodore : Le Boeing ou l'Airbus.
 Sergent : [furieux] Non, Monsieur ! Le Boeing, pas l'Airbus.
 Solange : Théodore, cesse de taquiner Sergent.
 Georges : Il y a néanmoins un problème. Vous savez ce que sont les lois, tatillonnes, compliquées. Les activités de la COMPEUPETRO sont très sûres, sans aucun danger...
 Théodore : Sauf que tout peut nous péter à la figure.
 Georges : Pas du tout. Le risque est égal à zéro, mais les règlements en la matière exigent de prévoir un périmètre de sécurité de deux kilomètres autour de l'usine.
 Sergent : Nous prenez pour des crétins ?
 Georges : Non, bien sûr que non.
 Sergent : Il faut obligatoirement un périmètre de sécurité de deux kilomètres pour un truc sans danger ?
 Georges : Je vous l'ai dit : ce sont les chicaneries administratives.
 Sergent : Votre histoire ne nous concerne pas. Si votre machin... là est à deux kilomètres, on s'en...

Georges : Toute la question est là.
 Solange : Où ça ?
 Georges : Le mur ouest de l'usine se trouvera à cent mètres de votre propriété.
 Sergent : Tudju ! Avais dit qu'il fallait acheter ce canon de soixante-quinze d'occasion.
 Georges : La COMPEUPETRO est donc dans l'obligation de l'acheter.
 Sergent : Acheter quoi ? Le canon de soixante-quinze... pour nous foutre dehors ?
 Georges : Non, non ! Votre propriété... acheter votre propriété.
 Théodore : Moi vivant...
 Sergent : S'il n'y a que ça, n'aurez pas à attendre longtemps.
 Solange : Sergent, tu es méchant avec ton frère aîné.
 Sergent : Bien fait !
 Georges : La société s'engage également à vous reloger.
 Théodore : Où ?
 Georges : À mille neuf cents mètres. Nous construirons un lotissement pour nos employés. Vous y aurez une place de choix.
 Solange : [ironique] Quelle excellente nouvelle ! Que je suis contente ! Il y a juste un petit os.
 Georges : Un os ?

La porte du réfrigérateur s'ouvre. Diogène apparaît et lance un aboiement.

Diogène : Qui a dit « os » ?
 Solange : [montrant Georges] Lui !
 Georges : Pas du tout, elle !
 Diogène : Où est-il ?
 Georges : Quoi donc ?
 Diogène : [grognant] L'os.
 Sergent : Gentil, le toutou. Il n'y a pas d'os. C'est une image.
 Diogène : Je veux pas d'image, je veux un os.
 Solange : [vers la maison] Sylvie ! Apporte l'os de gigot à ton oncle.
 Sylvie : [off] Oui, ma tante !

Diogène grogne en regardant Georges d'un œil mauvais.

Solange : [même jeu] Dépêche-toi, il s'impatiente.
 Diogène : [montrant le mollet de Georges] Il y a un os, là.
 Georges : Hé ! Ho ! Doucement, sale clébard !... Ho, pardon ! Ça m'a échappé.

Sylvie sort de la maison avec un gros os. Elle lance l'os à Diogène. Celui-ci le met dans sa bouche et rentre dans son réfrigérateur. Sylvie entre dans la maison.

Théodore : [à Georges] À mon avis, vous avez fait une touche.

- Georges : [emprunté] Oui... bon ! [Reprenant son aplomb] Vous disiez qu'il y a un... un problème.
- Solange : C'est vrai.
- Georges : Quel est-il ?
- Solange : [d'une voix très ferme, mais avec un grand sourire] Jamais ! Vous m'entendez ? Jamais, nous ne vendrons notre chez nous pour aller nous entasser dans une cage à lapin.
- Georges : Cage à lapin ? [Prenant un air condescendant] Ma petite dame !... Nous ne construisons pas de cages à lapin. Une pièce par personne, c'est notre credo. Vous êtes... sept... Hou là ! Sept pièces, ça fait beaucoup.
- Solange : Jamais, nous n'irons dans votre HLM de deuxième catégorie. Jamais.

Solange va pour sortir.

- Solange : Sergent, Théodore ! Laissons cet individu...

Tous sortent. Georges se retrouve seul.

- Georges : Tous des dingues ! On n'est pas sorti de l'ornière.

Scène 3 [Georges, brièvement, Charlotte, Sergent]

Entrée de Charlotte en dansant. Elle porte un enregistreur qui distille une musique indienne d'Amérique du Nord. Charlotte tourne autour de Georges en dansant et en agitant un chasse-mouches..

- Charlotte : Aiüa... hi ! Aiüa... hi ! Tamuka... da ! Tamuka... da !

Charlotte se bloque.

- Georges : Vous allez bien ?

Charlotte reprend sa danse. Elle époussette Georges avec son chasse-mouches.

- Georges : Arrêtez, vous me chatouillez.
- Charlotte : Je pas vous chatouiller, je mauvais esprits chasser.
- Georges : Vous parlez toujours comme ça ?
- Charlotte : En algonquin, les verbes sont à l'infinitif et à la fin de la phrase ².

² Règle fantaisiste.

Georges : Comme en allemand ?
 Charlotte : L'algonquin et l'allemand sont deux langues voisines... c'est évident.
 Georges : [soudain très las] Je commence à fatiguer. Je vais aller dans ma voiture téléphoner à la maison mère de la COMPEUPETRO pour qu'ils me donnent de nouvelles directives.

Georges sort, suivi par Charlotte. Elle continue à psalmodier et à l'épousseter jusqu'à la coulisse. Elle ne sort pas. Sergent entre.

Sergent : [hurlant] Charlotte ! Tu pourrais baisser un peu le son ?

Charlotte continue son manège.

Sergent : [même jeu] Charlotte !

Charlotte baisse le son.

Charlotte : Papa, bouge pas... pas du tout... pas un cil.
 Sergent : Mais, que veux-tu ?
 Charlotte : Silence !... Chuuuut !... [Avec des gestes mystérieux] Je capte tes ondes... Elles sont fortes... Tu es un drôle de costaud, toi !... [Elle pose une main sur la tête de Sergent] Aïe ! Ça brûle !... Quel tempérament !... Assieds-toi !
 Sergent : Je te demande pardon ?
 Charlotte : Assieds-toi ! Tu es trop grand. Je ne capte pas bien.

Sergent s'assied sur un quelconque débris.

Charlotte : [voix de devineresse] Tu es lion, ascendant taureau...
 Sergent : Non, je suis balance...
 Charlotte : [sans se démonter] Lion, ascendant taureau ! Tu dégages une puissance hors du commun. Dans une vie précédente...
 Sergent : Comment ça ?
 Charlotte : [voix naturelle] Tu ne crois pas à la réincarnation ?
 Sergent : Non.
 Charlotte : Pauvre innocent ! [Voix de devineresse] Dans une vie précédente, tu as été un grand guerrier, du genre sans peur et sans reproche. Je vois... je vois une armure du XVe... non !... du XIVe siècle... de la seconde moitié du XIVe siècle. Tu te prénommes Bertrand.
 Sergent : Non ! Sergent.
 Charlotte : Tu pues la merde.
 Sergent : Qu'est-ce que tu dis ?
 Charlotte : Ou plus précisément... le fumier. On t'a enterré dans un fumier pour te réchauffer...

Sergent : N'importe quoi !
 Charlotte : ... parce que tu es tombé dans les douves du château que tu attaquais et que tu as failli mourir noyé³.
 Sergent : C'est pour ça que j'ai horreur de l'eau.
 Charlotte : Tu es... ou plutôt tu as été... Bertrand du Guesclin, connétable de France.
 Sergent : Tu en es sûre ?
 Charlotte : Sûre et certaine.
 Sergent : J'aime bien avoir été du Guesclin. [Reprenant soudain son ton militaire] Soldat... garde...-à-vous !

Charlotte prend la position.

Sergent : Soldat Charlotte, suis fier de vous. Z'êtes une brave.

Sergent pince l'oreille de Charlotte.

Charlotte : Aïe ! C'est Napoléon qui pinçait l'oreille de ses grognards⁴, pas du Guesclin.
 Sergent : Ai probablement été Napoléon dans une troisième vie.
 Charlotte : Ça ne fait aucun doute.
 Sergent : Soldat ! Demi-tour... gauche ! Direction :... la cuisine ! Une... deux !... Une... deux !

Charlotte sort au pas cadencé. Sergent va pour la suivre. Diogène sort de son réfrigérateur.

Scène 4 [Diogène, Sergent]

Diogène : Encore à tourmenter le monde ?
 Sergent : La force est le moteur de la société.
 Diogène : Et la bêtise celui de ceux qui professent ce genre d'âneries.
 Sergent : Toujours à donner des leçons, hein ?
 Diogène : La fonction du sage est d'aider le sot à progresser et non l'inverse.
 Sergent : N'empêche, ce ne sont pas les leçons du philosophe qui nous sauveront, si un Boeing tombe dans le champ d'à côté.
 Diogène : Ou un Falcon 2000.
 Sergent : [au bord de la crise] Non ! Pas un Falcon 2000 ! Les avions français

³ Histoire authentique, survenue à du Guesclin [v. 1320 - 1380], connétable de France, au siège de Melun, le 18 juin 1359.

⁴ Authentique.

ne tombent pas.
 Diogène : Tant mieux ! Ne t'énerve pas comme ça.
 Sergent : [même jeu] Je ne m'énerve pas.
 Diogène : Mais si.
 Sergent : Mais non !
 Diogène : Mais si.
 Sergent : Tu... tu m'énerves.
 Diogène : [très calme] Tu vois ! [Explosant, très, très excité] Ce n'est pas possible d'être aussi borné. J'en ai marre ! Tu me pompes l'air. Avoir un frère pareil est une véritable catastrophe. Mais qu'est-ce que j'ai fait pour mériter ça. Du balai !

Diogène se tait et arbore un large sourire.

Sergent : Tu es fâché ?
 Diogène : [très calme] Non, pourquoi ?
 Sergent : Je croyais...
 Diogène : Avais-je l'air fâché ?
 Sergent : Pour ça, oui.
 Diogène : Étais-je ridicule ?
 Sergent : Un peu.
 Diogène : J'ai explosé pour te montrer à quoi ressemblent les andouilles qui s'excitent pour rien. Maintenant, si tu permets, j'ai à faire.

Diogène sort.

Sergent : Tu ne vas pas encore ramener des cochonneries ?

Sergent sort à son tour en croisant Solange.

Scène 5 [Solange, Charlotte, Sylvie, puis tous sauf Diogène et Georges]

Solange, une serviette autour du cou, entre en courant et en levant très haut les genoux.

Solange : Charlotte ! Sylvie !... Alors... ça vient ?

Charlotte et Sylvie entrent en courant et en levant haut les genoux. Manifestement, Charlotte y met nettement moins d'enthousiasme.

Charlotte : Maman ! Je sors d'en prendre avec Papa.

Solange : Charlotte ! Plus haut les genoux.

Solange prend la tête. Elles font un aller-retour. Charlotte n'est toujours pas motivée.

Solange : Mens sana in corpore sano ⁵.

Charlotte : La première andouille qui a dit ça n'avait pas pour mère une ancienne prof. de gym.

Sylvie : Tante Solange, ton entraînement ne fait-il pas double emploi avec les exercices militaires de Tonton ?

Solange : Aucun rapport. Ce pauvre Sergent, qui, disons-le, est devenu un poil brindezingue, ne connaît rien à la gymnastique. [Imitant Sergent] Garde-à-vous, quart de tour... droite...

Martine : [off] C'est l'heure de l'exercice ?

Solange : [à la coulisse] Non ! Pas encore. [À Charlotte et Sylvie] La culture physique : une science exacte. Il faut d'abord connaître la morphologie, la musculature, l'emplacement des biceps, des triceps, des quadriceps...

Charlotte : [ironique] Des quinquiceps...

Sylvie : Quoi ?

Charlotte : [même jeu] Quinquiceps ou muscles des quinquagénaires, plus difficiles à remuer. Après, il y a encore les sexiceps.

Sylvie : Qui sont... ?

Charlotte : Sex-a-ceps... je ne vais pas te faire un dessin, tout de même.

Solange : On peut continuer ?

Sylvie et Charlotte se placent l'une à côté de l'autre, face au public. Solange, un peu de côté. Charlotte exécute les exercices avec une évidente mauvaise volonté, avec de petits gestes très étriqués, tandis que Sylvie s'en donne à cœur joie.

Solange : On se penche en avant. On laisse pendre les bras en pliant les genoux. On remonte lentement. On lève les bras très haut et on tire, on tire, on tire.

Théodore : [off] On tire sur qui ?

Solange : [à la coulisse] Sur personne. [À Sylvie et Charlotte] On tire et on relâche tout.

Solange : On se ressaisit. On se redresse. On se penche en avant. On laisse pendre les bras en pliant les genoux. On remonte lentement. On lève les bras très haut et on tire, on tire, on tire.

Théodore : [off] On tire encore sur qui ?

Solange : [à la coulisse] Ho ! Du calme, Théo. Sur personne. [À Sylvie et Charlotte] On tire, on relâche tout. Et... on y va !

⁵ Âme saine dans un corps sain. Juvénal [Satires, X, 356].

Une puissante musique de gym aérobic éclate. Solange et Sylvie remuent avec énergie, Charlotte très mollement. Elle finit pas se prendre au jeu et y met plus de cœur. L'un après l'autre, ou par petits groupes, les autres personnages entrent et se joignent à la démonstration d'aérobic, chacun avec sa propre personnalité. Seuls Diogène et Georges sont absents. Quand la musique cesse, chacun va pour retourner à ses affaires en marmonnant.

Solange : C'est trop bon ! Allez ! Encore un coup !

La musique repart de plus belle. Chacun reprend sa place en se déhanchant. La musique s'arrête et tous sortent en marmonnant ou en grommelant, sauf Solange, Sylvie et Charlotte.

Solange : Avouez que ça fait du bien.

Elles s'asseyent.

Charlotte : Dis donc, Sylvie. Le type de la COMPEU... truc chose... il te plaît ?

Solange : Tous les hommes lui plaisent.

Charlotte : [à Sylvie] Sérieusement... comment le trouves-tu ?

Sylvie : Il est grand.

Charlotte : Et après ?

Sylvie : Il a un beau visage.

Charlotte : Si on veut... ensuite ?

Sylvie : Il a l'air rudement costaud.

Solange : De loin. Parce que si on examine ces deltoïdes...

Sylvie : Tantine ! Un peu de romantisme, je te prie. Tu te vois t'approcher de l'homme dont tu es amoureuse et lui dire : Mon Chéri, tes adducteurs me font vibrer, je chavire en pensant à tes sous-épineux ⁶ ...

Solange : Il ne faut pas négliger les sous-épineux.

Sylvie : Je craque en songeant à tes demi-tendineux ⁷ et tes sterno-cléido-mastoïdiens ⁸ ... Ah ! Tes sterno-cléido-mastoïdiens !

Charlotte : Bref ! Est-ce qu'il te plaît ?

Sylvie : Qui ?

Charlotte : Mais enfin... le gars de la COMPEU... trucmuche.

Sylvie : [détournant le regard] Ouiiiiiii !

Solange : Nous voilà bien !

Charlotte : Justement ! Sylvie l'emballa, elle lui mettra le grappin dessus...

Sylvie : [même jeu, rougissante] Arrête !

Charlotte : Il lui mangera dans la main et quand il sera bien ferré comme un bar de ligne, je m'en occuperai.

Sylvie : Comment ça, tu t'en occuperas ?

⁶ Muscle du dos, sous le deltoïde, l'épaule.

⁷ Muscle arrière de la cuisse.

⁸ Muscle du cou.

Charlotte : Quelques filtres, trois ou quatre sortilèges et il restera complètement idiot comme un crabe.

Sylvie : [prenant une position de boxeur] Non, mais... essaie... essaie seulement de t'approcher de mon tourteau... heu... de mon tourtereau.

Solange : C'est pas gagné !

Sylvie : Je me suis laissée entraîner par la passion.

Solange : On va te calmer ! On se lève, on se redresse. On saute légèrement sur place. On opère un quart de tour à droite. On court gracieusement en levant très haut les genoux.

Elles repartent à la queue leu leu. Charlotte montre toujours beaucoup de mauvaise volonté.

Solange : [se retournant] Charlotte ! J'ai dit : gracieusement.

Elles sortent en croisant Théodore.

Scène 6 [Martine, Théodore, Diogène (muet)]

Théodore est entré.

Théodore : Martine !... Martine, où es-tu ?

Martine entre.

Martine : Voilà !... Voilà !... Voilà !... Je sais : tu as faim.

Théodore : Oui, mais il y a autre chose : une bonne raison pour que des engins divers ne viennent pas fouiller ici.

Martine : Ça mettrait un peu d'ordre.

Théodore : Un peu trop.

Martine : Je ne comprends pas.

Théodore : Ma femme Josiane et ton compagnon Robert, paix à leurs âmes, n'apprécieraient pas.

Martine : Je ne comprends toujours pas: que viennent-ils faire ici ?

Théodore : Ils n'ont pas besoin d'y venir, ils y sont déjà.

Martine : Vas-tu t'expliquer clairement ?

Théodore : Il y a vingt-cinq ans, tu ne supportais plus ton Robert, tu étais bien contente que je ramasse des champignons.

Martine : C'est vrai. Il faut dire que cet imbécile me courait sur le haricot.

Théodore : Quand je t'ai proposé de régler la question avec un bon plat

- d'amanites vireuses⁹, tu n'as rien eu contre.
- Martine : D'autant plus que c'est charmant, les amanites vicieuses.
- Théodore : Vireuses !
- Martine : Vicieuses aussi. Toutes blanches, avec un joli chapeau. Il n'a pas souffert ce pauvre Robert.
- Théodore : Il s'est quand même tordu de douleur pendant quatre heures.
- Martine : Tordu... tordu... n'exagérons rien. Il l'avait bien mérité... avec ce que j'ai enduré à cause de lui. Mais dis donc, frérot, tu avais invité ta Josiane d'épouse au même repas.
- Théodore : J'ai pensé que ce serait plus sympathique de voyager à deux. Et puis, elle me pompait l'air, la Josiane, avec sa manie de tout astiquer. Tu te souviens, elle n'a hurlé que trois heures, elle. Mais quelle voix : une vraie sirène d'usine.
- Martine : J'ai toujours considéré que tu avais bien agi. Voilà deux êtres disgracieux, sans intelligence, sans ambition, sans intérêt dans l'existence. Quel aurait pu être leur avenir ? Terne, ennuyeux, insipide. Ils étaient destinés l'un à l'autre et toi, mon bon Théodore, tu les as réunis pour l'éternité. Quand on s'occupe des gens, il faut d'abord penser à eux, ne pas agir en égoïste. Tu leur as rendu un sacré service. Mais... je ne vois toujours pas le rapport avec... Attends ! Tu as dit : « Ils n'ont pas besoin d'y venir, ils y sont déjà . » Théodore !... Tu as bien été les enterrer loin d'ici ?
- Théodore : Tout le problème est là. J'ai trouvé que le mieux, pour qu'on ne les découvre pas, c'était de surveiller l'endroit, là... sous nos yeux.
- Martine : Ils sont là... ici ?
- Théodore : [penaud] Oui, mais dessous.
- Martine : Dessous ?
- Théodore : Ici... dessous... enfin... un peu en dessous. Je n'allais pas creuser jusqu'en Australie.
- Martine : Et depuis vingt-cinq ans, je vis, sans le savoir, sur le Robert et la Josiane.
- Théodore : Non ! Je les ai mis de côté... par là, sous Diogène. Comme ça, ils sont bien gardés.
- Martine : Tu vois, ça me fait quelque chose. J'y serais bien d'une petite larme, moi. Ce brave Robert... c'est le père de Sylvie, tout de même. [Réalisant soudain l'étendue du problème] C'est affreux ! Si elle le découvrait.
- Théodore : Aucun risque, il est quand même à un mètre cinquante. Par contre, si les autres arrivent avec une pelleteuse...
- Martine : Dans ce cas, mon pauvre frère, tu es bon pour la perpète.
- Théodore : Toi aussi, Soeurette.
- Martine : Et pourquoi, je te prie ?
- Théodore : Qui c'est-y qu'a préparé les amanites vireuses ?

⁹ Amanita virola, champignon de la famille des amanites, blanc et mortel.

- Martine : Oups !... C'est moi ! Qu'est-ce que tu veux... on n'allait pas les expédier avec un plat banal. Je leur ai mitonné une petite recette avec amour : une noix de beurre, on fait dégorger les amanites vicieuses...
- Théodore : Vireuses !
- Martine : On égoutte. Une nouvelle noix de beurre. Ail et persil. Une tombée de crème. Sel et poivre. On sert bien chaud et zou, au paradis.
- Théodore : Ou en enfer.
- Martine : Il vaudrait mieux qu'on ne trouve pas les squelettes...
- Théodore : Surtout pas Diogène, avec son goût immodéré pour les os.

Diogène entre en portant des objets hétéroclites..

- Martine : Tais-toi, le voilà !

Diogène les regarde partir, jette les objets sur le tas de débris, lève les épaules et ressort.

- Théodore : Appliquons la même méthode au type de la COMEU... machin-chose.
- Martine : Les amanites vicieuses ?
- Théodore : Ou n'importe quel autre moyen. Après... Zou !... Sous le Diogène.

Georges entre sans les voir.

- Théodore : Le voilà ! Filons !

Martine et Théodore sortent.

Scène 7 [Georges, Théodore, Martine, Diogène]

Georges entre.

- Georges : Qu'est-ce que j'ai pris ! [Imitant la voix désagréable de son supérieur hiérarchique] Veux pas l' savoir ! Débrouillez-vous ! Affaire à régler au plus vite ! Jouez votre tête ! [Reprenant sa voix naturelle] J'aimerais bien le voir, moi, avec cette bande de cinglés.

Pendant la réplique suivante, Théodore entre sans que Georges le voie et le met en joue avec un revolver. Manifestement, il n'arrive pas à tirer.

- Georges : Et regardez-moi ce tas d'immondices. Comment peut-on vivre dans

une cochonnerie pareille ? C'est pas croyable... au XXIe siècle.

Théodore tire. Puissante déflagration. Georges s'écroule de peur.

- Théodore : Je l'ai eu.
 Georges : Vous avez eu qui ?
 Théodore : Vous n'êtes pas mort ?
 Georges : Pourquoi ?... Je devrais ?
 Théodore : Ben oui... non !... Si... si vous aviez été sur la trajectoire de la balle, oui... vous devriez.
 Georges : Heureusement, je n'y étais pas. [Montrant le revolver] C'est quoi, ça ?
 Théodore : Ça ? C'est un 38 Smith & Wesson Long Magnum Bullet ¹⁰. Je l'ai piqué à Sergent. En principe, il s'agit d'une arme très précise.
 Georges : Vous jouez souvent à tirer sur les gens ?
 Théodore : Non... Je... je visais ce merle qui m'empêche de dormir.
 Georges : Il chante la nuit ?
 Théodore : Heu... oui ! Il est noctambule : *turdus merula nocturnus* ¹¹, une sous-race assez courante dans nos régions.
 Georges : Attention ! Un de ces jours, vous allez tuer quelqu'un.
 Théodore : [très désolé] Hé oui ! Espérons.
 Georges : Quoi ?
 Théodore : Heu... espérons que non.

Pendant les répliques suivantes, Martine sort avec un hachoir. Elle s'approche de Georges et lève le hachoir.

- Georges : Vous êtes bien Théodore ?
 Théodore : Depuis ma naissance. Théo pour les intimes.
 Georges : Je peux vous appeler Théo ?
 Théodore : Non.
 Georges : Ah bon !...

Diogène entre en portant des sacs poubelle remplis. Il les jette sur le tas d'immondice et va pour entrer dans son réfrigérateur. Il se retourne, voit Georges et grogne en montrant ses dents. Puis, il entre dans son frigo.

- Georges : Je me demandais pourquoi vous entassiez toutes ces ordures.
 Théodore : J'entasse rien. C'est Diogène. Il souffre du syndrome ¹².

¹⁰ On changera ce nom en fonction du modèle trouvé par l'accessoiniste.

¹¹ *Turdus merula* : merle noir. La version « *nocturnus* » est, bien sûr, une invention.

¹² Le syndrome de Diogène est un [syndrome](#) décrit par Clark et Coll en [1975](#) pour caractériser un trouble du comportement chez la personne âgée, associant entre autres : négligence extrême de l'hygiène corporelle et domestique ; [syllogomanie](#) : accumulation d'objets hétéroclites ; déni de la réalité et absence de honte ; isolement social ; refus de toute aide vécue comme intrusive ; personnalité pré-morbide : méfiant, rusé, distant, tendance à déformer la réalité.

Georges : Du syndrome ?
Théodore : Il ramène toutes les saloperies qu'il trouve. C'est un tic... ou un toc... un trouble obsessionnel compulsif.

La porte du réfrigérateur s'ouvre.

Diogène : Je ne souffre de rien. Je construis un monument à l'inconscience humaine.

Diogène entre dans le réfrigérateur. Martine abat son hachoir, qui se plante dans un objet du décor, tout à côté de Georges.

Georges : [cri d'épouvante] Ha !
Martine : Et zut ! Raté ! Ce machin est trop lourd.
Théodore : Tu ne prends pas assez de temps pour viser.
Georges : Pour viser quoi ?
Martine : Vous, pardi !
Georges : Moi ?
Théodore : Elle plaisante. [À Martine] N'est-ce pas que tu plaisantes ?
Martine : Non.
Théodore : Mais si !
Martine : Ah oui ! Bien sûr... Je visais... tiens... bizarre... je ne me souviens plus quoi.
Théodore : La mouche.
Martine : Quelle mouche ?
Théodore : [insistant] La mouche qui te harcèle... en te tournant sans cesse autour.
Martine : C'est ça ! La mouche.
Georges : Eh bien, vous devriez faire attention. Vous allez blesser quelqu'un.
Martine : Le blesser ne suffit pas.
Georges : Pardon ?
Martine : Rien... rien.
Georges : Je vais aller retéléphoner à mon chef... dans la voiture.

Georges sort rapidement.

Martine : Raté !
Théodore : On remet ça à la prochaine occasion.

Martine et Théodore sortent.

Scène 8 [Sylvie, Charlotte, Sergent]

Sylvie entre d'un côté, Charlotte d'un autre. Elle porte un vieux grimoire.

- Sylvie : Tu as révisé ton cour de diablerie ?
 Charlotte : Démonologie ¹³ , pas diablerie.
 Sylvie : Es-tu bien certaine de l'utilité de telles études ?
 Charlotte : Ma petite Sylvie, le Diable ou toutes sortes d'autres démons existent. On ne peut le nier, sauf à considérer que beaucoup de civilisations sont complètement à côté de la plaque, ce que je refuse de croire.
 Sylvie : Et ça t'avance à quoi ?
 Charlotte : Pour se prémunir de quelque chose, il faut le connaître.
 Sylvie : Si tu es pote avec le Diable, il ne te nuira pas ?
 Charlotte : C'est un peu ça et il y a des trucs qui peuvent servir.
 Sylvie : Tes machins à jeter des sorts.
 Charlotte : Entre autres.
 Sylvie : Pour moi, seuls l'amour, la bonté ou la compassion nous aident à résoudre les problèmes.
 Charlotte : Ma pauvre Sylvie, tu te fais bien des illusions. De toute façon, lutter contre le Démon ne supprime pas la compassion pour les humains.

Entrée de Sergent. Il n'entend pas les deux répliques suivantes.

- Sylvie : Voilà Tonton ! Charlotte, je te lance un défi. Utilisons chacune nos propres méthodes et nous verrons bien laquelle sera la plus efficace.
 Charlotte : Chiche ! Vas-y, commence !
 Sylvie : [à Sergent] Tonton !
 Sergent : Tonton Sergent, au rapport !
 Sylvie : Tu sais que je t'aime bien.
 Sergent : Evidemment, pourquoi ?
 Sylvie : Et même, très, très fort.
 Sergent : Mais oui, tu es une bonne petite.
 Sylvie : [à Charlotte] Tu as vu, il commence à fondre.

Charlotte se place de telle sorte que Sergent ne puisse la voir. Elle sort de son sac, ou de sa poche, une figurine de cire.

- Charlotte : [d'une voix forte] Papa !
 Sergent : [sursautant] Au rapport, aussi.
 Charlotte : Excuse-moi, tu as un épi derrière la tête... un cheveu rebelle.
 Sergent : Pas de place ici pour les rebelles. Enlève-le.

¹³ Etude du Démon, des démons.

Charlotte arrache un cheveu de la tête de Sergent et le colle sur la figurine de cire. Pendant toute la scène, Sergent ne se retourne pas.

Sergent : Que fais-tu, ma fille ?
Charlotte : Rien, rien.

Charlotte sort une grosse aiguille de son sac ou de sa poche et en pique le derrière de la figurine.

Sergent : Aïe ! C'est bizarre, j'ai ressenti une douleur fulgurante au... dans la fesse droite.
Charlotte : [à Sylvie] Tu as vu, ça marche.
Sylvie : Mon Tonton, j'ai une envie subite.
Sergent : Ah bon ?
Sylvie : J'aimerais te donner un gros, gros, gros bisou.
Sergent : [fondant complètement] En voilà une bonne idée.

Sylvie embrasse Sergent.

Charlotte : Mon Papa ! Te sens-tu bien ?

Charlotte enfonce l'aiguille.

Sergent : Aïe ! Mais qu'est-ce que j'ai ?
Charlotte : [à Sylvie] Celle qui parviendra à lui soutirer vingt euros aura gagné.
Sylvie : D'accord.

Charlotte enfonce son aiguille.

Sergent : Aïe ! Ça fait mal.
Charlotte : Il y a un excellent remède.

Charlotte enfonce l'aiguille.

Sergent : Aïe ! Dis vite !
Charlotte : On prend un billet de euros francs et on l'applique sur le point malade en invoquant Saint Flouze.
Sergent : Jamais entendu parler de ce saint-là.

Charlotte enfonce l'aiguille.

Sergent : Aïe ! L'argent, c'est sacré.
Charlotte : Voilà pourquoi il faut invoquer un saint.

Charlotte enfonce l'aiguille trois fois rapidement.

Sergent : Aïe, aïe, aïe !
 Charlotte : [persuasive] Papa ! Un billet de vingt euros...
 Sergent : Rien à faire, on ne s'en sert pas comme cataplasme... surtout au... là.
 Question de principe !
 Sylvie : [à Charlotte] Raté ! [À Sergent] Mon Tonton chéri... un petit bisou...
 Sergent : Encore ?
 Sylvie : [faussement déçue] Tu n'en veux plus ?
 Sergent : Je n'ai pas dit ça.

Sylvie embrasse Sergent, puis se tient tout contre lui. Sergent est totalement sous le charme.

Sylvie : Je t'adore.
 Sergent : Moi aussi, ma nièce, moi aussi.
 Sylvie : Mon petit Tonton,... serais-tu très gentil avec ta Sylvie à toi ?
 Sergent : Bien sûr.
 Sylvie : J'ai absolument besoin de quelque chose, mais j'insiste... seulement si ça ne te dérange pas.
 Sergent : Quoi donc ?
 Sylvie : Mon petit Tonton, tu es le meilleur oncle de la terre.
 Sergent : Mmmh ! Ma Sylvie est une vraie perle. Une princesse d'amour.
 Qu'est-ce qui te ferait plaisir ?
 Sylvie : Tu ne te fâcheras pas ?
 Sergent : Comment se fâcher avec une fille aussi charmante ?
 Sylvie : Pourrais-tu me prêter vingt euros ?

Sergent se bloque. Un temps. Charlotte et Sylvie, tendues vers Sergent, attendent impatiemment sa réaction. Enfin, Sergent sort un billet de sa poche.

Sergent : Bien sûr ! Tiens, ma belle !
 Sylvie : Merci, mon Tonton adoré. [À Charlotte] Et voilà !

Sergent va pour sortir. Charlotte enfonce profondément et à plusieurs reprises l'aiguille dans la poupée de cire. Sergent sort en sursautant.

Sergent : Aïe !... Aïe !... Aïe !

Charlotte et Sylvie sortent en riant.

Scène 9 [Solange, Diogène]

Diogène sort de son réfrigérateur, se gratte, s'épouille, fouille dans la poche de son manteau, en tire une croûte de pain qu'il mange goulûment. Solange sort de la maison avec un saladier et un sac en papier empli de haricots verts. Pendant une partie de la scène suivante, elle équeute des haricots.

Solange : Tiens, Diogène ! Tu es sorti de ton trou.
 Diogène : Et toi ? N'es-tu pas sortie d'un trou ?
 Solange : Le soleil ne t'éblouit-il pas ?
 Diogène : S'il doit m'éblouir, qu'il le fasse. N'est-il pas là pour ça ? Les ânes sont ce qu'ils sont parce qu'ils ne voient pas la sagesse du philosophe.

Diogène s'assied par terre.

Solange : Viens t'asseoir à côté de moi.
 Diogène : Si j'éprouve de la fatigue et que je décide de lui céder, quoi de plus naturel que de se laisser aller. Du coup, le sage se retrouvera au sol et non sur un fauteuil capitonné aux côtés d'une capiteuse.

Silence. Diogène mâche, Solange équeute. Un temps.

Solange : Quand je pense à ton frère Sergent, je me demande si j'ai bien fait de l'épouser.
 Diogène : Le mariage est l'une des pires institutions qui soient. Il est la cause de tous les adultères et de tous les divorces.
 Solange : Serais-tu en train de me pousser à le tromper ?
 Diogène : Ne mets pas dans le bec des autres oiseaux ce que tu voudrais bien avoir dans le tien.
 Solange : Je ne suis pas un oiseau.
 Diogène : C'est dommage ! Tu volerais de tes propres ailes.
 Solange : Hou là ! Ce n'est pas facile de parler avec toi. Tu me prends la tête.
 Diogène : Sûrement pas. Je ne saurais qu'en faire. La mienne me suffit largement.

Un temps.

Solange : Veux-tu que je te cherche un verre de bière ?
 Diogène : J'aurai toute l'éternité pour vivre avec ma bière.
 Solange : Tu n'as pas soif ?
 Diogène : Tu ne peux étancher la soif qui me consume.
 Solange : Heu... Attends ! J'ai une bonne réplique là : [avec application] si la soif vous consume, il faut l'éteindre... l'éteindre avec un bon verre de bière.

- Diogène : Ne confonds pas la soif et le désir de boire. Je dois résister à la soif si elle n'indique pas un besoin vital, je dois me jeter sur la boisson si je la désire pour ne plus en être l'esclave.
- Solange : C'est bien vrai, même si je n'ai pas tout compris. Je n'ai pas besoin de ce verre d'eau tiède, bien que j'aie soif. Je ne le boirai pas. Mais, cette coupe de champagne très frais me fait baver d'envie. Je l'élimine cul sec.
- Diogène : As-tu déjà vu une chienne boire du champagne ?
- Solange : Je ne suis pas une chienne.
- Diogène : Tant pis pour toi. Moi, j'en suis un.

Un temps. Solange poursuit son activité. Diogène la regarde intensément.

- Diogène : Que fais-tu ?
- Solange : Tu le vois bien : je prépare le repas.
- Diogène : Que fais-tu exactement, ici et maintenant.
- Solange : J'équeute des haricots verts.
- Diogène : Qui donc es-tu pour avoir la prétention de contrer la volonté de la nature ?
- Solange : [interloquée] Pardon ?
- Diogène : Si la nature a mis des queues aux haricots, est-ce pour que toi, présomptueuse, tu détruises son œuvre ? Si tout le monde agissait de même, avec tout ce qui ressemble à des haricots, nous ne serions pas là.
- Solange : Je ne comprends pas.
- Diogène : [lubrique] Tu veux que je te fasse un dessin ?
- Solange : [montrant l'œil de Diogène] À voir cette lueur dans ton regard, je crois qu'il vaut mieux que je m'en passe.
- Diogène : Tu viens de m'ouvrir les yeux.
- Solange : Moi ?
- Diogène : Je pensais que l'homme était un chien. [Très pensivement] Ne serait-ce pas plutôt un haricot ?
- Solange : Je sens que te voilà parti dans une réflexion dont nous allons tous profiter pendant des jours.

Solange va pour sortir.

- Solange : Disons que c'est un chien et un haricot.
- Diogène : C'est-à-dire ?
- Solange : Un teckel.

Solange sort.

- Diogène : Il faut que j'y pense, mais, franchement, je ne me vois pas en teckel. Il y a une faille dans son raisonnement.

Diogène va pour sortir. Il aboie d'une grosse voix.

Diogène : Ce n'est pas le jappement d'un teckel.

Diogène sort.

Scène 10 [Georges, Théodore, puis Martine, puis Sylvie]

Georges entre avec son portable à l'oreille.

Georges : Oui, j'y retourne. Je suis même déjà devant chez eux... Vous en avez de bonnes, vous... Je sais que je risque ma carrière... Ils sont tous barjos... Ah ! C'est facile à dire...

Théodore entre derrière Georges avec une grenade à la main. Pendant la réplique suivante, il tente, en vain, de la dégoupiller.

Georges : Je me demande même si les deux plus vieux n'ont pas essayé de me liquider... Comment, je me fais des idées ?... Un revolver et un hachoir... Mais non, pas en même temps...

Théodore : [à part] Saleté de camelote ! Tu vas te dégoupiller, oui ?

Georges : Je vous dis que je risque ma peau, moi, ici... Pardon ?... Trouillard vous-même...

Théodore : [même jeu] Peut-être qu'avec les dents... j'ai vu ça dans un film.

Martine entre avec un gros couteau de cuisine. Elle le lève et attend.

Georges : Non... non... non... Oui... oui-oui-oui... Comme vous voudrez...

Théodore : [à Martine] Qu'est-ce que tu fais ?

Martine : J'attends qu'il ait fini. Ce n'est pas poli d'interrompre les gens quand ils téléphonent.

Théodore : [montrant la grenade] Tu sais ce que c'est ?

Martine : Un œuf métallique ?

Georges : [toujours au portable] Je ne sais pas...

Théodore : Une grenade.

Martine : Et alors ?

Georges : [même jeu] Je ne crois pas que ce soit la bonne méthode.

Théodore : [à Martine] Et alors ?... Si tu ne décampes pas, tu vas être désintégrée avec lui.

Martine : Quelle horreur !

Martine sort en courant.

Georges : [toujours au téléphone] Mais puisque je vous dis qu'ils sont complètement détraqués...

Théodore : [à part] Décidément, elle ne fonctionne pas. Foutu matériel !

Théodore va pour sortir. Il croise Sylvie.

Sylvie : [enamourée, à Théodore,] Il est là...

Théodore : Qui ça ?

Sylvie : [montrant Georges] Lui.

Théodore : Hélas, oui, il est encore là.

Théodore sort. Sylvie s'approche de Georges et le regarde, l'air béat.

Georges : [au téléphone] Mais non ! Il y en a même un qui se prend pour un chien... Comment ?... Je vous jure que c'est vrai.

Georges se retourne et voit Sylvie. Il fait quelques pas pour s'éloigner d'elle.

Georges : [même jeu, mais à voix basse] En soûler un pour lui faire signer les papiers ?... Ça ne marchera jamais. Il y a trop de mouvements.

Sylvie se rapproche.

Georges : [même jeu] Je raccroche. Quelqu'un écoute. Je vous rappelle tout à l'heure. [À Sylvie] Vous prenez le frais ?

Sylvie : [complètement ébahie] Mmmh ?

Georges : Vous avez une famille d'originaux, non ?

Sylvie : [même jeu] Ouiiii.

Georges : Vous ne pourriez pas leur faire entendre raison ?

Sylvie : [même jeu] Moi ?

Georges : Oui, vous ! J'ai l'impression que, de tous, c'est vous qui avez le plus les pieds sur terre.

Sylvie : [même jeu] Ah bon ?

Georges : [l'observant] Encore que... Pardonnez-moi, il faut que je retourne téléphoner.

Sylvie : [même jeu, mais avec une grande déception] Hoooo !

Georges sort. Sylvie va vers le tas de débris, prend une très grande fleur en papier à l'aspect peu ragoûtant et effeuille les pétales.

Sylvie : Il m'aime un peu, beaucoup, passionnément, pas du tout, [arrachant le dernier pétale] un peu...

Sylvie jette le reste de la fleur sur le tas de débris et sort en disant la réplique suivante.

Sylvie : Un peu... c'est déjà ça !

Scène 11 [Martine, Solange, Théodore, Sergent, Sylvie, Charlotte, Diogène]

Solange entre en faisant de la gymnastique.

Martine : [depuis la maison] Solange ! Ils sont prêts ces haricots ?
 Solange : Presque ! Au péril de ma vie... ou plutôt de ma raison.
 Martine : Que dis-tu ?
 Solange : Rien ! Ils sont sur la table de la cuisine.
 Martine : On les mélangera à la sauce sur place.
 Solange : Mais... tu vas en faire quoi de ces haricots ?

Martine apparaît à la fenêtre ou sur le devant de la porte.

Martine : Une salade, pardi !
 Solange : Sans les cuire ?
 Martine : C'est une nouvelle recette que j'essaie. On dit que le jus de citron fait cuire la viande crue. Pourquoi pas les haricots ? [Hurlant] Tout le monde à table !

Théodore arrive très vivement. Théodore, Solange, puis les autres prennent des éléments dans le décor pour en faire une table et des sièges.

Théodore : Quand est-ce qu'on mange ?
 Solange : Quand tout le monde sera installé.
 Théodore : Même Diogène ?
 Solange : Non ! Il est parti à la décharge chercher des débris.

Entrée de Sergent.

Sergent : À mon commandement... à... table !
 Théodore : Il faudrait déjà l'installer, la table et puis, ton ordre vient trop tard.
 Sergent : Comment, trop tard ?
 Théodore : On l'a déjà donné.
 Sergent : Qui ?
 Théodore : Martine.

Sergent : [furieux] Martine !
 Martine : [apportant une soupière] Voilà !
 Sergent : [faussement très calme] Que les choses soient claires, veux-tu ? Il y a ici quelqu'un qui a toutes les qualités requises pour commander les exercices et les mouvements de troupe.
 Martine : Parfaitement.
 Sergent : [même jeu] Et... c'est qui ?
 Martine : [hurlant] À table !

Tous, sauf Diogène et Georges absents, se ruent et s'asseyent à table.

Martine : [avec un grand sourire, à Sergent] Moi !

Pendant un temps, Sergent boude.

Théodore : [humant la soupière] Qu'est-ce que c'est ?
 Martine : La soupe aux orties¹⁴.
 Théodore : [regardant l'intérieur de la soupière] Ça a une drôle d'allure.
 Martine : J'applique les principes de Diogène : ne pas modifier ce que la nature nous donne. J'ai inventé une nouvelle recette : la soupe d'orties crues.
 Sergent : Comment as-tu procédé ?
 Martine : [en servant] On ramasse les orties avec des gants, parce que ça pique. On les utilise telles quelles. Surtout, ne pas les laver. Ça enlèverait le côté dynamique. On ajoute une tombée d'huile d'olive, un tout petit filet de jus de citron. On sale, on poivre. Pour corser un peu, j'ai ajouté une julienne de chardons. Vous allez voir, c'est très roboratif. Bon appétit !

Pendant les répliques suivantes, ils mangent et font, l'un après l'autre, des grimaces épouvantables.

Théodore : Raaah ! Y a pas à dire, c'est roboratif.
 Sergent : Je dirais plutôt : râpant.
 Solange : Décapant.
 Sylvie : On croirait manger de l'abrasif.
 Charlotte : Même Sergent ne sera plus bouché à l'émeri¹⁵.

¹⁴ Le potage aux orties - Ingrédients : - quatre ou cinq bonnes poignée d'orties- huile - un gros oignon- 4 ou 5 pommes de terre - une bonne louche de crème fraîche. Préparation : - Cueillez sans vous piquer, pour cela utilisez des gants, quatre ou cinq bonnes poignée d'orties. - Lavez-les soigneusement afin d'en retirer le pouvoir urticant. - Dans une cocote, versez 3 cuillères d'une bonne huile et faites revenir l'oignon émincé, ajoutez les pommes de terre taillées en petits cubes, puis les feuilles d'orties sans les tiges. Couvrez d'eau salez, poivrez à votre goût portez à ébullition puis laissez cuire le temps qu'il faut. Mixez, réchauffez en ajoutant la crème fraîche. Servez sans attendre. [<http://www.marmiton.org>]

¹⁵ Papier, toile d'émeri : papier ou toile qu'on enduit de colle forte et couvre de poudre d'émeri, utilisés comme abrasif. Être bouché à l'émeri, particulièrement borné et fermé (en parlant d'une personne).

- Martine : C'est vrai que ça nettoie.
 Solange : Que va-t-on faire avec la COMPEU... je ne sais quoi ?
 Sergent : [d'un air sadique et mystérieux] J'ai ma petite idée.
 Charlotte : [ironique] D'accord ! On achète un canon de soixante-quinze et on bousille tout le monde.
 Sergent : Non, non, non. Tu peux rigoler, n'empêche... j'ai une autre petite idée.
 Charlotte : On se réunit autour d'une table ronde. On fait brûler quinze bâtons d'encens pour l'ambiance. On se tient les mains et on invoque les divinités infernales qu'on envoie chatouiller les dirigeants de la COMP... machin. C'est imparable.
 Sylvie : Pourquoi toujours penser à des solutions violentes ? L'amour et la compassion ont plus de force.
 Sergent : Contre des bulldozers ?
 Sylvie : Attendons-les avec des bouquets de fleurs dans les bras. Plaçons-nous devant eux avec de larges sourires. Ils seront tétanisés par une infinie tendresse.
 Solange : Ça me rappelle quelque chose ¹⁶, mais ça ne marche pas longtemps.
 Sylvie : Il ne faut pas céder tout de suite.
 Théodore : Si on a faim, au bout de quelques heures, on peut toujours manger les fleurs. Ce sera moins roboratif que la soupe aux orties.
 Sylvie : Mais enfin, Théodore, tu ne penses qu'à boulotter ?
 Théodore : Bien sûr, pourquoi ?
 Martine : [se levant pour débarrasser] Tout le monde a fini ?
 Tous : Oh oui !

Pendant les répliques suivantes, Martine ramasse les assiettes, la soupière et les emporte dans la maison.

- Charlotte : On pourrait aussi envoyer un mauvais sort en suivant un rituel de malédiction.
 Solange : Un quoi ?
 Charlotte : Un rituel de malédiction. Pour faire passer son énergie malveillante sur quelqu'un, on doit d'abord penser à la raison pour laquelle on désire lui jeter un sort, puis on doit se figurer son supplice le plus clairement possible. On récite l'invocation suivante à haute voix : « Asmodée ¹⁷, toi qui régis la colère, donne-moi la force de diriger la mienne vers la personne que je pointerai bientôt du doigt. Telle est ma volonté. Ainsi soit-il. » On imagine la colère monter en soi, un faisceau d'énergie partant de son doigt et se dirigeant vers l'individu que l'on vise. On prend une grande inspiration et, lors de

¹⁶ Allusion au Printemps de Pékin, pendant lequel un seul homme arrêta une colonne de chars, place Tiananmen [ou Tien An Men], le 5 juin 1989.

¹⁷ Sainte Françoise Romaine (1384-1440) relate, dans le chapitre VI de son traité sur l'enfer, qu'Asmodée était dans le ciel un chérubin avant sa révolte contre Dieu. Il est aujourd'hui l'esprit impur qui préside à tous les péchés de luxure.

l'expiration, on pointe l'index vers la personne en se concentrant sur le tourment qu'on veut lui infliger¹⁸.

- Sylvie : Ça marche ?
 Charlotte : À tous les coups. Ensuite, on leur envoie une lettre où on leur annonce que leurs souffrances ne cesseront que s'ils renoncent au projet.
 Solange : [ironique] Excellente idée. Les gendarmes viendront nous coffrer et les autres auront tout loisir de faire ce qu'ils veulent.
 Charlotte : Il n'y a qu'à pas signer la lettre.
 Solange : [même jeu] Bien sûr. Personne ne se doutera d'où elle est venue.
 Théodore : [se tournant vers la maison] La suite !

Martine sort de la maison avec une casserole qu'elle pose sur la table.

- Martine : Sylvie et Charlotte, pourriez-vous aller chercher le reste, s'il vous plaît ?

Sylvie et Charlotte obtempèrent.

- Théodore : Qu'est-ce que c'est ?
 Martine : Une daube aux framboises. Mais comme je n'avais pas de viande, je l'ai remplacée par des pommes de terre... [Inquiète] J'espère que j'ai mis assez de sucre.
 Théodore : [regardant dans la casserole] C'est noir.
 Martine : Mais non ! C'est caramélisé.

Sylvie et Charlotte reviennent avec un grand saladier, les haricots, la casserole de riz et des assiettes qu'elles distribuent.

- Martine : Solange, peux-tu mettre les haricots dans le saladier et touiller, s'il te plaît.

Pendant les répliques suivantes, Solange et Martine servent les convives. Puis, même jeu qu'avec la soupe aux orties, sauf Théodore qui se régale.

- Solange : Ces gens de la COMPEU... truc... ont-ils la loi pour eux ?
 Sergent : La force est la seule loi que ces énergumènes connaissent. Pendant la guerre d'Indochine...
 Solange : Nous ne sommes pas en Indochine.
 Sergent : [rêveur] Dommage !
 Solange : Pourrions-nous être expropriés ?
 Théodore : Moi, je n'aurais pas mis de citron avec les framboises.
 Martine : Le citron est la base de la cuisine.

¹⁸ D'après un rituel authentique, cité dans <http://perso.orange.fr/laurent.dubec/magie.htm>

- Solange : Soyons sérieux, une seconde. On va nous prendre notre chez nous.
 Théodore : Tu as cuit les haricots combien de temps ?
 Martine : Ils sont crus. [Très fière] C'est nouveau.
 Théodore : Intéressant.
 Solange : [hurlant] Ils s'apprêtent à nous flanquer dehors.
 Sylvie : Peu importe, s'il fait beau. Nous vivrons parmi les fleurs des champs.
 Sergent : Et en hiver, hein ? Y a pas de fleurs dans les champs.
 Sylvie : Défaitiste !
 Sergent : Comment ? Qu'est-ce que tu as dit ?
 Sylvie : Il faut vivre positivement. Tout s'arrange finalement. Voyons le bon côté des choses.
 Charlotte : Il y a quoi avec les haricots ?
 Martine : Du riz englué.
 Charlotte : [dégoûtée] Hein ?
 Martine : Du riz englué : une recette du Moyen Âge ¹⁹ . Je l'ai évidemment adaptée aux goûts d'aujourd'hui. Pour donner un peu de consistance, j'ai ajouté quatre cuillers à soupe de fécule de maïs.
 Charlotte : [même jeu] C'est assez compact.
 Martine : Il faut ce qu'il faut.
 Sergent : Je dois refaire le masticage de la vitre de notre chambre à coucher. Il me manquait justement le matériau.
 Théodore : [la bouche pleine] F'est délifieux !
 Solange : Vas-y doucement. Tu seras moins content quand on devra te déboucher.
 Sylvie : Maman ! La prochaine fois, mets aussi un peu de soude caustique pour la fluidité.
 Martine : Allez ! Vous vous moquez de moi, je le vois bien. Théodore se régale.

Soudain, Théodore se met à tousser, puis, manifestement, il s'étouffe.

- Martine : Il a avalé un haricot de travers.
 Sergent : Je pencherai plutôt pour le riz qui ne descend pas.
 Martine : Pas du tout ! La fécule de maïs, ça lubrifie.
 Charlotte : Il faudrait peut-être trouver quelque chose. Il n'a pas l'air bien.
 Solange : Du bicarbonate ?
 Sylvie : Le tuyau est bouché. Le bicarbonate sera sans effet.
 Solange : De la soude... machin... comme tu as dit ?
 Sylvie : Pas facile à digérer.
 Charlotte : Tapons-lui le dos. C'est souverain.
 Sergent : Bonne idée.

Sergent frappe Théodore dans le dos. Celui-ci continue à étouffer.

¹⁹ Il s'agit en fait du « riz engoulé ». Recette citée par Jeanne Bourin, dans *Les Recettes de Mathilde Brunel*, Flammarion, Paris, 1983, p. 157.

Charlotte : Mais enfin, Tonton, lève les bras ! Tout le monde sait ça.
 Sylvie : Il n'y arrive pas.
 Charlotte : Forcez-le.

Solange lève de force les bras de Théodore. Sergent le frappe à nouveau dans le dos. Théodore éructe violemment.

Sergent : Ça y est, l'air passe à nouveau.
 Théodore : [à Sergent et à Solange] Tortionnaires !
 Sergent : Comment ? Tortionnaires ? Alors que nous venons de te sauver la vie ? Ingrat.
 Martine : Je crois qu'il serait plus prudent de passer au dessert.
 Tous : Oh oui !

Pendant les répliques suivantes, Martine, Sylvie et Charlotte desservent, puis reviennent avec un grand bol, des bols plus petits et des cuillères.

Solange : Tout ça ne nous dit pas comment nous allons nous y prendre avec la COMEU... chose.
 Sergent : J'ai ma petite idée.
 Tous : On sait !
 Théodore : [examinant le bol] Qu'est-ce que c'est ?
 Martine : Une crème au chocolat.
 Charlotte : [inquiète] Une nouvelle recette ?
 Martine : Pas cette fois ! Tout ce qu'il y a de plus classique.
 Tous : [très soulagés] Ha !

Tous en même temps prennent une cuillère de crème au chocolat, la mangent et crachent.

Martine : C'est drôle ! Je me suis trompée. J'ai mis du sel à la place du sucre.
 En...fin ! Ça peut arriver. Vous avez encore faim ?
 Tous : Ho non !

Pendant les répliques suivantes, Martine, Sylvie et Théodore desservent, Solange et Charlotte replacent la table et les sièges dans les débris qui forment le décor. Sergent disparaît.

Solange : Il va tout de même falloir agir.
 Charlotte : Oui... Si seulement nous savions comment...
 Solange : J'ai été me promener dans les champs, derrière la maison. Ils ont déjà amené un bulldozer.
 Charlotte : Le début de la fin.
 Solange : Il y a forcément un moyen de se défendre.
 Charlotte : La meilleure défense, c'est l'attaque.

Solange : Et alors ?
Charlotte : Faisons tout péter.

On entend une puissante explosion. Martine apparaît à la fenêtre, Sylvie et Théodore sortent de la maison.

Martine : Le Boeing s'est crashé !
Théodore : Mais non ! On verrait une fumée.
Sylvie : La fin du monde est là. Aimons-nous les uns les autres.
Solange : [à Charlotte] Tu t'y es prise comment ?
Charlotte : Quoi ?
Solange : Ma fille, tu m'étonneras toujours avec des études « para-choses ». Tu parles de tout envoyer péter, tu ne produis pas le moindre petit geste et pan, ça pète.
Charlotte : Je n'y suis pour rien.
Solange : Ta-ta-ta !
Martine : À trop jouer avec le feu, on risque...
Théodore : ... de devoir appeler les pompiers.
Sylvie : Ce n'est pas le moment de plaisanter.

Sergent surgit en courant, surexcité.

Sergent : Z'avez entendu ?... Hé !... Z'avez entendu ?
Charlotte : Pour ça, oui.
Sergent : [avec de grands gestes] Paf ! Nya-nya-nya et paf !
Solange : C'est toi qui... ?
Sergent : La petite idée : paf !
Sylvie : Tu t'y es pris comment ?
Sergent : Dans le chantier, là derrière, il y a une sorte de cabane. L'autre jour, j'ai cassé la porte. J'ai trouvé des bâtons de dynamite. Je viens d'y retourner. Une bonne charge sous cette saloperie de bulldozer et paf !
Martine : Mais, c'est dangereux.
Sergent : Pour le bulldozer, oui !
Solange : Tu es sûr qu'il n'y avait pas quelqu'un ?
Sergent : Où ?
Charlotte : Sur le bulldozer !
Sergent : Sais pas, j'ai pas regardé. En tous cas, maintenant, il n'y a plus personne. Chaque fois qu'ils amèneront un engin... paf !
Solange : Est-ce bien légal ?
Sergent : La fin justifie les moyens. Quand on se bat contre l'ennemi, on ne se demande pas si c'est légal ou pas.
Sylvie : Tout de même, s'il y avait quelqu'un sur le bulldozer...
Sergent : Un dommage collatéral : ça ne compte pas.

Diogène entre. Charlotte va dans la maison.

Diogène : Le repas est fini ?
 Solange : Oui, pourquoi ?
 Diogène : Ouf ! Je peux revenir.
 Martine : Ton frère « a explosé » un bulldozer.

Pendant les répliques suivantes, les femmes et Théodore sortent pour retourner à leurs occupations.

Scène 12 [Diogène, Sergent]

Diogène : Ça ne m'étonne pas de toi. La violence est l'arme des faibles.
 Sergent : Voilà qui ne va pas nous aider à lutter.
 Diogène : Avais-tu une envie irréprouvable de détruire ce bulldozer ?
 Sergent : Pas qu'un peu.
 Diogène : Cette envie t'empêchait-elle de penser ?
 Sergent : De penser à quoi ?
 Diogène : De chercher à comprendre ce que tu es.
 Sergent : Je sais très bien ce que je suis : Sergent, ancien combattant, rescapé de toutes les dernières guerres et des autres aussi. À mon commandement, garde-... à-vous !
 Diogène : [à part] Décidément, il est « pas possible ». [À Sergent] Regarde-moi !... Qui suis-je ?
 Sergent : En voilà une bête question... Diogène.
 Diogène : Pas du tout !
 Sergent : Ah bon ?
 Diogène : Je suis un chien qui a l'apparence de Diogène.
 Sergent : [à part] Voilà que ça le reprend.
 Diogène : Pose-moi une question.
 Sergent : Quoi ?
 Diogène : Pose-moi une question.
 Sergent : Quelle question ?
 Diogène : [perdant patience] N'importe laquelle.
 Sergent : Heu... Beau temps pour la saison.
 Diogène : Une question, pas une affirmation !
 Sergent : Le temps « est-ce-t'il » qu'il est beau pour... cette... quelle saison ?
 Diogène : En français, s'il te plaît.
 Sergent : Tu m'énerves. Fait-il beau temps ?
 Diogène : [aboyant] Wouah !
 Sergent : Quoi... wouah ?

Diogène : Tu entends, je suis un chien.
 Sergent : Et alors ?
 Diogène : Le sage est un chien. Il suit son instinct. Est-ce ton instinct qui t'a conduit à faire sauter le bulldozer ?
 Sergent : Non ! La stratégie, c'est pas de l'instinct. Je me suis dit : il faut agir et pan !
 Diogène : Voilà toute la différence et c'est pourquoi tu resteras toujours un sot.

Scène 13 [Georges, Diogène, Martine, Sergent, Sylvie, Charlotte, Théodore, Solange]

Entrée de Georges.

Georges : Messieurs !
 Diogène : [à Georges] Avez-vous faim ?
 Georges : Pardon ?
 Diogène : Voulez-vous manger quelque chose... dans votre bouche... miam-miam ?
 Georges : Je dois avouer que j'ai un petit creux.
 Diogène : Ça tombe bien. Ils viennent de finir le repas. Il y a sûrement des restes. [Appelant] Martine !
 Martine : [au balcon ou à la fenêtre] Oui ?
 Diogène : Le monsieur a faim.
 Martine : Tant mieux. J'arrive.
 Diogène : Vous verrez : un vrai cordon bleu.

Diogène entre dans son réfrigérateur en ricanant ou en gloussant. Sergent utilise des éléments du décor pour installer une table et un siège sommaire. Pendant les répliques suivantes, tous sortent en portant des plats, une assiette et des services, un verre et une bouteille. Ils entourent Georges et, ravis, l'observeront manger. Sylvie ne cesse de tourner autour de Georges et de lui lancer des œillades appuyées.

Sergent : [passant des éléments à Georges] Tenez ! Posez ça là. Installez-vous. Vous allez vous régaler.
 Georges : Je ne voudrais pas déranger.
 Sergent : Tu-tu-tut ! Nous avons le sens de l'hospitalité. Ce que prépare Martine ferait la réputation d'un restaurant gastronomique. Si toutefois vous n'aimiez pas, faites semblant. Martine est très susceptible et quand elle est fâchée, elle appelle le chien... Diogène.

Il peut mordre méchamment. Certains disent même qu'il a la rage.
 Martine : Les plats ont un peu refroidi.
 Sylvie : Pas grave. Ça ne change pas grand-chose. [Enamourée, à Georges]
 Vous êtes bien installé ? Voulez-vous un petit coussin ?

Georges ne répond pas et observe les plats les uns après les autres. À chaque fois, il regarde, l'air catastrophé, ceux qui l'entourent.

Charlotte : Je vous conseille, avant de mettre en bouche, d'inspirer profondément et de n'expirer qu'après la déglutition... Ça aide.
 Théodore : Quand est-ce qu'on mange ?
 Solange : Théodore ! Tu sors de table. Maintenant, c'est à ce monsieur de s'en mettre plein la lampe.
 Sergent : [à Georges] À mon commandement, en... fournez !

Georges met en bouche une cuiller de soupe aux orties. Il mâche en souffrant énormément. Les autres l'observent en faisant des commentaires, sauf Martine, à l'écart, qui a un air très satisfait.

Sylvie : [toujours enamourée] Le pauvre ! On dirait qu'il mâche une râpe à fromage.
 Charlotte : Pas vraiment. S'il reste un peu de gruyère sur la râpe, elle a un certain goût. Tandis que là...
 Solange : [à Georges] Ne faites pas cette tête-là, vous allez vexer Martine.
 Georges : [la bouche pleine] « Ça ne cherait pas judichieux ».
 Martine : C'est bon ?
 Georges : « Délichieux »... avec un « chertain » mordant...
 Charlotte : Je vous ai dit de ne pas respirer.
 Georges : « Diffichile » de mâcher, de parler et de ne pas « rechpirer » en même temps.
 Sergent : À mon commandement, a... valez !

Georges avale avec une épouvantable grimace.

Solange : On profite. On sent la chose descendre jusque dans l'estomac.
 Sergent : En... fournez !
 Georges : [catégorique] Ah non !
 Sergent : [même jeu] Ah si !

Georges s'exécute.

Sylvie : [toujours béate] Il a l'air de bien aimer. Quelle classe, quand il mastique. Quelle distinction !
 Théodore : Quand est-ce qu'on mange ?
 Solange : [excédée] C'est lui qui mange.

Théodore : Toujours les mêmes... alors.
 Sergent : A... valez !
 Martine : Vous en prendrez bien encore une petite cuiller ?
 Georges : « Chans fachons, merci ».
 Charlotte : On passe à la suite du programme.
 Georges : [pleurant à moitié] Qu'est-ce que c'est ?
 Charlotte : Une daube de patates et framboises, avec haricots crus et mortier de fécule au riz.
 Georges : [suppliant] Non !
 Tous : Que si !
 Georges : Je dois vous avouer quelque chose.
 Solange : [à Sergent] Il commence à céder.
 Georges : Je vous ai menti.
 Solange : [à Sergent] Je te l'ai dit.
 Sylvie : L'usine que vous prévoyez est dangereuse ?
 Georges : Non !
 Charlotte : Les appartements que vous allez construire sont vraiment des cages à lapins ?

Sylvie s'écarte et attire à elle Charlotte.

Georges : Non !
 Solange : Vous passez votre temps à raconter des histoires ?
 Georges : Non !
 Sylvie : [à Charlotte] Tu as vu, il ne me regarde pas.
 Charlotte : Il est trop occupé par son assiette.
 Sylvie : Tu crois qu'il ne m'a pas remarquée ?
 Charlotte : Il pense à autre chose.
 Sylvie : Comment peut-il penser à autre chose quand je suis là, devant lui ?

Charlotte reprend sa place, suivie de Sylvie.

Théodore : Quand est-ce qu'on mange ?
 Georges : Vous voulez prendre ma place ?
 Sergent : À quel propos avez-vous menti ?
 Georges : Avant de venir ici...
 Tous : Quoi ?
 Georges : ... j'ai mangé au restaurant... trop mangé... je ne peux plus rien avaler.
 Martine : [très menaçante] Vous n'allez pas goûter ma daube ?
 Georges : Euh !...
 Tous, sauf Martine : Il va goûter.
 Martine : [très satisfaite] Ha !
 Sergent : En... fournez !

Georges enfourne. Il réagit comme s'il avait mis en bouche une énorme masse de

colle. Il reste bloqué, les joues gonflées.

- Martine : Comme ça s'est refroidi, ça colle peut-être un peu.
 Solange : [ton très détaché] À mon avis, là, il est bloqué.
 Charlotte : [à Martine] Ta cuisine a tout de même des effets curieux.
 Sergent : Evidemment... quand on ne mâche pas suffisamment.
 Sylvie : [très inquiète] Il étouffe, sûr de sûr.
 Théodore : Quand est-ce qu'on mange ?
 Solange : Théodore !
 Sylvie : Vous avez vu : il vire du vert au violet. Il faut agir.
 Charlotte : Oui ! C'est joli, mais mal assorti à son costume.
 Sergent : Un mollasson, pas un homme.
 Théodore : Il faut l'obliger à cracher.
 Solange : Il ne peut pas cracher, il a les mandibules collées à l'Araldit.
 Charlotte : N'exagère pas.
 Sylvie : [affolée] Elle a raison. La daube a fait office de résine et le riz englué de durcisseur.
 Sergent : Il va crever. Pas de problème.
 Théodore : On le mettra avec Josiane.
 Solange : Qu'est-ce que cette pauvre Josiane vient faire là-dedans ?
 Charlotte : Il devrait boire ?
 Sylvie : [même jeu] Comment ? Il ne peut pas desserrer les mâchoires.
 Sergent : Déjà vu ça en Indochine. On pince le nez, la bouche s'ouvre.
 Solange : Peut-être, mais que lui donner ?
 Charlotte : Du Destop, ça débouche tout.
 Sylvie : Tu es folle. Il y a de l'hydroxyde de sodium ²⁰ qui est mauvais pour la santé. Il faut du Harpic canalisations, spécial fosses sceptiques.
 Sergent : N'importe quoi.
 Théodore : Donnez-lui du vin fabriqué par Sergent.
 Solange : Pour une fois, Théodore, tu as une bonne idée. [Se penchant sur Georges] Vous allez voir, c'est souverain. Sergent va cueillir le raisin sur les pieds de vigne qui végètent dans le champ d'à côté. Justement là où vous voulez construire votre saleté d'usine.
 Charlotte : Martine s'en sert parfois pour récupérer une casserole brûlée. Elle en cuit deux décilitres. Deux minutes et la casserole est comme neuve.

Georges remue fébrilement la tête pour faire non en émettant des bruits incongrus.

- Sylvie : [inquiète et attendrie] Il veut dire quelque chose.
 Sergent : Nous exprimer sa reconnaissance.

²⁰ Soude caustique.

Même jeu de Georges.

Martine : Vous avez fini de pinailler ? Il va passer l'arme à gauche. Laissez-moi faire ! Redressez-le !... Tenez-le bien droit !...

Martine passe derrière Georges, glisse ses mains sous ses aisselles, puis les rejoint derrière sa nuque. Georges pousse des gloussements épouvantés. Martine prend une profonde inspiration et tend violemment ses bras en poussant un cri puissant comme les karatékas. Elle retire ses bras, Georges s'effondre en avant.

Sergent : Bravo ! Tu l'as fini.
 Georges : [d'une voix étranglée] Au secours !
 Sylvie : N'ayez pas peur, je suis là.
 Martine : Et voilà !
 Solange : Impressionnant.
 Charlotte : Bravo !
 Sergent : Élémentaire ! À la portée de n'importe qui.
 Georges : A e e a-e-ra a comme a ²¹ .
 Solange : Qu'est-ce qu'il a dit ?
 Charlotte : A e e a-e-ra a comme a.
 Sylvie : On a entendu, mais qu'est-ce que ça signifie ?
 Sergent : On dirait du kanak.
 Solange : Il n'a pas l'air d'un Kanak.
 Charlotte : Un Tahitien ?
 Sylvie : Non plus.
 Georges : [péniblement] Un attentat caractérisé, une tentative de meurtre.
 Solange : Mais non. On ne vous a pas fait goûter la crème au chocolat. Vous en voulez ?
 Georges : [se remettant peu à peu] J'ai effectué des recherches. Au décès de Julien, votre père, le terrain est devenu la propriété, à parts égales, de ses héritiers directs : Théodore, Martine, Christian, alias Diogène et Sergent, surnom d'Etienne.
 Charlotte : En voilà une nouvelle !
 1 Georges : Plus... par testament, Josiane, épouse de Théodore et Robert, compagnon de Martine. Mes collaborateurs et moi-même sommes à la recherche des susdits Josiane et Robert.
 Théodore : Merde, alors !
 Martine : [à Georges] Jeune homme, êtes-vous gourmand ?
 Georges : Eh bien... oui.
 Martine : Alors, venez avec moi, j'ai quelque chose à vous faire goûter.

Martine pousse Georges pour sortir. Elle se retourne vers Théodore et lui envoie un clin d'œil très marqué. Les autres sortent en babillant, sauf Sylvie et Sergent.

²¹ Pour « Ça ne se passera pas comme ça. »

Scène 14 [Sylvie, Sergent, Théodore, Martine, Solange, Diogène, Charlotte, Georges]

Sylvie : Tonton ! Un soldat héroïque comme toi doit avoir une arme ?
 Sergent : Oui...
 Sylvie : Un pistolet ?
 Sergent : Un revolver.
 Sylvie : Prête-le moi.
 Sergent : C'est trop dangereux, ça part tout seul..
 Sylvie : Un six coups, un tromblon, une arquebuse, un bazooka, un canon ?
 Sergent : Pour quoi faire ?
 Sylvie : Il faut absolument que je me tue.
 Sergent : Ma nièce, je vois que tu es à nouveau amoureuse.
 Sylvie : Ouiiii !
 Sergent : Je n'y peux rien et je ne te prêterai pas mon revolver.

Sergent sort.

Sylvie : Je suis malheureuse. [D'une voix forte] Que je suis malheureuse !

Théodore entre.

Sylvie : Tonton Théo ! As-tu une arme ?
 Théodore : À part mon couteau suisse, non.
 Sylvie : Ah ! Mais c'est intéressant ! On peut s'ouvrir les veines avec un couteau suisse.
 Théodore : Le mien n'est pas bien aiguisé... Dis-moi : qui veut s'ouvrir les veines ?
 Sylvie : Moi !
 Théodore : Ah !... Tu es amoureuse ?
 Sylvie : Comment as-tu deviné ?... Le drame total, la tragédie absolue.
 Théodore : C'est qui, cette fois ?
 Sylvie : Cet homme magnifique... ce gars intelligent... qui a une aura resplendissante. Il a tout pour lui : il est beau, grand, superbe et généreux, il est la quintessence de ce qui distingue l'homme supérieur du simple péquin. On devrait lui ériger une statue de quinze mètres de haut. Il est l'alpha et l'oméga. Il n'y a que lui sur terre.
 Théodore : Brad Pitt ?
 Sylvie : Non.
 Théodore : Johnny Depp ?
 Sylvie : Mais non ! Il est par ici et ne me remarque même pas.
 Théodore : Ma nièce chérie, Dieu sait que je t'aime bien, mais tes élucubrations

Sylvie : amoureuses me laissent pantois. Excuse-moi, je suis occupé.
Personne ne m'aime. Je suis malheureuse.

Théodore sort en croisant Martine.

Martine : Eh ben, eh ben, eh ben ! Qu'est-ce que c'est que ce gros chagrin ?
Sylvie : Ah, Maman, toi, qui es un vrai cordon bleu, dis-moi, quel est l'effet produit si on avale du pétrole ?
Martine : J'ai une connaissance qui l'a fait. Elle souffrait horriblement d'ulcères à l'estomac. N'y tenant plus, voulant mettre fin à ses jours, elle a avalé un litre de pétrole. Ça lui a brûlé tout l'intérieur, y compris les ulcères. Après quelques mois de soins et de convalescence, elle s'en est sortie comme neuve ²².
Sylvie : Donc, elle n'en est pas morte... Zut, alors !
Martine : Merci pour elle !
Sylvie : Et de la mort aux rats ?
Martine : Pour zigouiller quelqu'un ?
Sylvie : Oui.
Martine : C'est très long, douloureux et assez désagréable. Il vaudrait mieux innover avec une recette originale : pour le fond, un décilitre d'eau de Javel, la même quantité de Canard WC et une bonne dose de désherbant total. Pour le goût... voyons... deux... non trois cuillères de sucre, un bâton de cannelle, mais de qualité, hein... pas un machin industriel, j'ajouterais bien le jus de deux ou trois citrons pour donner un peu de vivacité. On secoue fortement le tout et voilà.
Sylvie : Tu es vraiment une cuisinière hors pair.
Martine : Oh, tu sais : quand on connaît les bases de l'art culinaire, le reste est une affaire d'imagination. [Un temps bien marqué] Qui veux-tu dessouder ?
Sylvie : Personne.
Martine : Tant mieux. [Allant pour sortir] Si tu as encore besoin d'un conseil gastronomique, n'hésite pas à me le demander.

Martine va pour sortir. Elle croise Solange qui entre en faisant des mouvements de gymnastique.

Martine : Je ne sais pas ce qu'a ma petite Sylvie, elle est toute chose.

Martine sort.

Solange : [à Sylvie] Alors... en forme ?
Sylvie : Tantine, je n'ai pas le moral.
Solange : Mais, mais, mais... qu'est-ce qu'elle me raconte ! M'en vais te le

²² Authentique.

remonter moi.
Sylvie : Pas d'aérobic, s'il te plaît... Plus d'énergie.

Pendant les répliques suivantes, Solange et Sylvie exécutent les mouvements.

Solange : On va respirer. C'est radical. On se couche. On ferme les yeux et les oreilles.
Sylvie : Si je ferme les oreilles, je ne t'entendrai plus.
Solange : On ferme les yeux, pas les oreilles. On se concentre sur ses pieds.
Sylvie : Le gauche ou le droit ?
Solange : Les deux.
Sylvie : C'est difficile.
Solange : On respire profondément en partant des pieds et en remontant le long des jambes.
Sylvie : On respire par les pieds ?
Solange : Évidemment ! Tout respire : les pieds, les genoux, la nature, les petites herbettes, les oiseaux... tout.
Sylvie : Comment fait-on pour respirer par les pieds ?
Solange : On tend les orteils bien droits, on les plie, on recommence... comme une pompe.
Sylvie : Marrant ! J'ai l'impression d'être essoufflée.
Solange : Tu vas trop vite. On inspire le long de la colonne vertébrale jusqu'au cou. On retient son souffle et on expire en disant : En passant par la Lorraine avec mes sabots, en passant par la Lorraine avec mes sabots, rencontraï trois capitaines avec mes sabots dondaine, ho, ho, ho, avec mes sabots.
Sylvie : Tout ça ?
Solange : Oui. Demain, nous ajouterons le deuxième couplet.
Sylvie : He bé !
Solange : Et... on y va !
Sylvie : En passant par la Lorraine avec mes sabots, en passant par la Lorraine avec mes sabots, rencontraï trois capitaines avec mes sabots dondaine, ho, ho, ho, avec mes sabots. Reu-reu-reuh ! Maintenant, je suis encore plus essoufflée.
Solange : Le manque d'entraînement. À toute !

Solange sort en courant et en levant très haut les genoux. Sylvie s'assied, toute triste. Diogène sort de son réfrigérateur.

Diogène : Petite Sylvie, on a un gros chagrin ?
Sylvie : Comment fait le philosophe pour mettre fin à ses jours ?
Diogène : Tu es encore amoureuse ?
Sylvie : Comment le sais-tu ?
Diogène : Le sage a toujours raison, sauf quand un sot lui souffle ce qu'il dit.
Sylvie : Il ne me regarde même pas.

Diogène : L'amour est aveugle et de plus, c'est le pire des esclavages.
 Sylvie : Peut-être bien, mais tout de même !
 Diogène : Lui as-tu déclaré tes sentiments ?
 Sylvie : Non.
 Diogène : Ressens-tu le besoin impérieux de les lui révéler ?
 Sylvie : Oui, mais...
 Diogène : Il faut toujours céder à un besoin impérieux. [Se levant] Sur ce, excuse-moi, j'ai un os à ronger.

Diogène entre dans son réfrigérateur.

Sylvie : Ils ne sont pas drôles. Je ne sais plus où j'en suis, moi.

Charlotte entre.

Charlotte : Qu'est-ce que tu as ?
 Sylvie : Je suis amoureuse et tout le monde s'en fiche.
 Charlotte : Allons, allons ! Ne me dis rien, j'ai tout compris. Tu es folle dingue d'un gars et il n'y a pas de réciprocité. Aucun problème, j'ai, moi, des moyens infailibles. [Montrant un petit livre] Tu vois ce livre ? Ce sont les « Secrets merveilleux du Petit Albert »²³. Il nous apprend absolument tout.
 Sylvie : Même pour se faire aimer d'un homme merveilleux ?
 Charlotte : Tout, je te dis. Concentre-toi bien, tais-toi et écoute. « Tirez de votre sang, un vendredi du printemps, mettez-le sécher au four dans un petit pot de terre neuf vernissé, avec les deux couillons d'un lièvre et le foie d'une colombe. Réduisez le tout en poudre fine et faites avaler à la personne sur qui vous aurez quelque dessein, environ la quantité d'une demi-dragme²⁴, et si l'effet ne suit pas à la première fois, réitérez jusqu'à trois fois et vous serez aimé ». C'est génial.
 Sylvie : C'est affreux !
 Charlotte : Comment ?
 Sylvie : Nous sommes en été, jamais je ne pourrai attendre un vendredi du printemps, je serai morte bien avant. Où trouver un petit pot de terre neuf vernissé ?

²³ Vers 1700, un éditeur entreprenant imagine un improbable Albertus Parvus Lucius, "un de ces grands hommes, qui par le peuple ignorant ont été accusés de magie" et met sur le marché *Les Secrets merveilleux de la magie naturelle et cabalistique du Petit Albert*, traduits exactement de l'original latin. Ce plagiat du *Grand Albert* mêle remèdes de bonne femme, formules de talismans, et procédés "pour faire promptement d'excellent vinaigre" ou "pour se rendre invisible par le moyen d'un anneau". Sans oublier le "secret admirable pour se conserver toujours en santé, souvent mis en usage par sa Majesté Charles V", du moins jusqu'à sa mort à l'âge vénérable de 42 ans. Le *Petit Albert* est un livre de filou qui donne la recette pour rendre impuissant un rival, "contrefaire du musc qui sera jugé aussi exquis que le naturel oriental" ou "faire danser une fille nue en chemise".

Secrets merveilleux du Petit Albert. Fac-similé de l'édition Beringos de 1718, par Erébus, Bienne, 1974. p. 8.

²⁴ 1.91 grammes

- Charlotte : Au supermarché : yaourt vanille à l'ancienne. Mais attention, il faut manger le yaourt avant d'y mettre ton sang.
- Sylvie : Et les deux couillons d'un lièvre et le foie d'une colombe ?
- Charlotte : Rayon volaille.
- Sylvie : On trouve du foie de colombe au supermarché ?
- Charlotte : Sûrement.
- Sylvie : Comment lui faire avaler la poudre ?
- Charlotte : Ça, c'est ton problème. Un peu d'imagination !
- Sylvie : Trop compliqué.
- Charlotte : [résignée] D'accord. Essaie cette recette : « Vivez chastement au moins cinq ou six jours et le septième qui sera le vendredi [si faire se peut] mangez et buvez des aliments de nature chaude qui vous excitent à l'amour et quand vous vous sentirez dans cet état, tâchez d'avoir une conversation familière avec l'objet de votre passion et faites en sorte qu'il vous puisse regarder fixement et vous lui, seulement l'espace d'un Ave Maria, car les rayons virtuels se rencontrant mutuellement feront de si puissants véhicules de l'amour, qu'ils pénétreront jusqu'au cœur et la plus grande fierté et la plus grande insensibilité ne pourront leur résister ».
- Sylvie : Je préfère. Il y a un bout de temps que je vis chastement. Le vendredi semble facultatif. Que faut-il boire et manger ?
- Charlotte : Pour boire, le mieux c'est la verveine ou du café. Pour manger, tu as le choix : cannelle, cardamome, céleri, chocolat, coriandre, curcuma, gelée royale, gingembre, ginseng, clou de girofle, moutarde, noix de muscade, poivre, graines de potiron, romarin ou vanille²⁵.
- Sylvie : On doit trouver presque tout dans les armoires de la cuisine de Martine. J'y cours.

Sylvie sort en courant.

- Charlotte : Pendant ce temps, je vais exécuter une danse esquimaude. C'est radical.

En s'accompagnant de maracas, elle psalmodie et danse en gardant la tête basse pour ne pas voir Georges. Celui-ci entre. Il s'arrête stupéfait.

- Charlotte : Tatinnai angikuni kesagomi kaminuriak ivugivik akimiski chibougamau naturawit²⁶.

Charlotte se retrouve en face de Georges. Elle aperçoit ses pieds, ralentit son chant, lève lentement la tête.

- Charlotte : Heu... kesa... gomi ? Vous allez bien ?

²⁵ Tous ces produits sont aphrodisiaques.

²⁶ Tous ces mots proviennent de villages ou de rivières autour de la Baie d'Hudson.

Georges : Moi... oui !
Charlotte : Je... dansais... je dansais une... une danse esquimaude.
Georges : C'est pas courant.
Charlotte : Non, hein ? Voilà, voilà, voilà ! Je vais perfectionner mon inuit.

Charlotte sort en courant. Elle croise Sylvie, la bouche pleine. Celle-ci ne voit pas tout de suite Georges.

Sylvie : Le chocolat et la crème à la vanille, ça passe bien. Mais les clous de girofle, dur dur. La tartine à la gelée royale et à la moutarde : pas terrible. [Apercevant Georges] Chouette, il est là. C'est un signe du destin. Heu... bonjour !
Georges : Bonjour, Mademoiselle !
Sylvie : [à part] Il doit me regarder fixement. [S'approchant de Georges] Beau temps pour la saison.

Manifestement dérangé par l'haleine chargée de Sylvie, Georges détourne la tête. Sylvie lui tourne autour pour tenter d'être toujours bien face à lui.

Sylvie : Tout va bien ? Vous revoilà chez nous. [À part] Mais qu'est-ce qu'il a ? [À Georges] Vous avez bien déjeuné ?... Vous pourriez me regarder quand je vous parle.
Georges : Oui... c'est... qu'avez-vous donc mangé ?
Sylvie : [la main sur la bouche] J'ai dû abuser des clous de girofle. Remarquez, on ne nous dit pas à quelle distance il faut se fixer.
Georges : Pardon ?
Sylvie : Ne bougez pas, je recule... ! Restez bien « scotché » sur moi.
Georges : Pourquoi ?
Sylvie : Parce que !... Eh bien, dites quelque chose, il faut avoir une conversation familière. Comment trouvez-vous ma robe ?... Non ! Ne baissez pas les yeux... [Montrant ses propres yeux] Là, vous visez là et vous ne clignez pas.
Georges : Pendant longtemps ? On n'a pas l'air un peu bête ?
Georges : Sylvie : Mais non ! Scrutez... c'est tout ! [Elle chante l'Ave Maria de Gounod] Ça vient ?
Georges : Quoi ?
Sylvie : Vous ne ressentez rien ?
Georges : Si !
Sylvie : Ha !
Georges : Une crampe dans le cou.

Sergent entre.

Sergent : [à Georges] Encore ici ? M'en vais vous flanquer au gnouf, moi.

Georges se détend.

Sylvie : Ah non ! Juste quand ça commençait à marcher.

Sylvie sort furieuse.

Sergent : Qu'est-ce qu'elle a ?... Sylvie !... Sylvie !...

Sergent sort.

Scène 15 [Diogène, Georges, puis tous]

Diogène sort de son réfrigérateur, s'approche de Georges et lui tourne autour en le reniflant.

Georges : Ah non ! Dou...ce...ment le toutou ! Couché !

Diogène grogne.

Georges : J'ai horreur de ces sales bêtes. On ne sait jamais comment elles vont réagir.

Diogène : Pourquoi portez-vous cette cravate ridicule ?

Georges : Je vous demande pardon ?

Diogène : Cette cravate ridicule, pourquoi la portez-vous ?

Georges : Parce que... je ne sais pas, moi.

Diogène : Vous vous promenez avec cette chose qui vous embastille le corgnolon²⁷ et vous ne savez pas pourquoi ?

Georges : Une habitude.

Diogène : Vous en avez d'autres d'habitudes de ce genre ?

Georges : Mais enfin, qu'est-ce qu'elle vous a fait ma cravate ?

Diogène : Si l'on ne s'appesantit pas sur l'aspect esthétique qui est pour le moins craignos et qu'on aborde le côté éthique de l'objet, on aboutit rapidement à la conclusion que son essence, comme dirait cet âne de Platon, est de vous serrer le kiki²⁸. Sur le plan pratique, on n'en voit pas bien l'intérêt.

Georges : La cravate est la marque d'une certaine position sociale.

Diogène : La cravate est le symbole de l'aliénation sociale. Si vous avez besoin de marques pour vous donner de l'assurance, c'est votre affaire. Toutefois, réfléchissez bien à l'inanité de ce ruban moche et

²⁷ Corgnolon : cou. Ce mot apparaît en 1953, chez San Antonio. Son origine est obscure. Embastiller : emprisonner [allusion à la Bastille, prison royale]. Embastiller le corgnolon : serrer le cou. Expression inventée par l'auteur.

²⁸ cou

contraignant.

Georges : Vous croyez que je devrais l'enlever ?

Diogène : L'esclave est libre d'agir comme il l'entend, puisqu'il n'a rien à perdre.

Georges : Je commence à avoir des doutes.

Diogène : Celui qui doute est plus proche de la vérité que celui qui croit la détenir.

Georges : Je dois reconnaître qu'on peut se poser des questions sur l'utilité de ce bout de tissu pendouillant.

Georges ôte sa cravate. Il hésite à la mettre dans sa poche gauche ou dans sa droite. Diogène lui montre le tas de débris.

Georges : Vous pensez que je dois la jeter ?

Diogène : L'action n'a de sens que si elle est achevée.

Georges : Mais, l'action consistait à ôter la cravate, pas à la jeter.

Diogène : L'essence de la cravate est son inutilité. L'action réparatrice consiste à réaliser cette inanité et donc à balancer cette cochonneté sur le tas de débris.

Georges lance sa cravate.

Georges : Tout de même... une pure soie...

Diogène dit la réplique suivante en s'asseyant, soit à terre, soit sur un déchet.

Diogène : Le regret est la faiblesse de l'ignorant. Le philosophe, lui, regarde en avant... Êtes-vous fatigué ?

Georges : Un peu.

Diogène : Ressentez-vous le besoin impérieux de vous asseoir ?

Georges : Impérieux ?... Oui.

Diogène : Eh bien, qu'attendez-vous ?

Georges : Comment ?

Dans les répliques suivantes, Georges exécute les ordres de Diogène.

Diogène : [faussement concentré] Tenez vos yeux mi-clos, détendez les muscles de vos oreilles...

Georges : Des oreilles ?... Je n'y arrive pas.

Diogène : Cessez de m'interrompre et laissez-vous aller... Pensez fortement à votre gidouille...

Georges : À ma... quoi ?

Diogène : [avec impatience] Votre nombril... le centre de votre monde et bouclez-la.

Georges : Ma ceinture ?

Diogène : Non ! Votre margoulette... votre déversoir à sottises. [Un peu las]

Reprenons. [Très vite] Tenez vos yeux mi-clos, détendez les muscles de vos oreilles, relâchez la tension de votre cou, concentrez-vous sur votre gidouille,... [Lentement] Pensez très fortement à vos genoux. Ils sont raides. Lentement, ils s'amollissent. Ils deviennent flasques... de plus en plus flasques.

Georges tombe assis. À partir de là, il parlera comme s'il était assommé, complètement sous l'emprise de Diogène.

- Diogène : Vous voyez : ça n'est pas si difficile. Vous êtes assis.
 Georges : En effet.
 Diogène : [saisissant un pan de la veste de Georges] Encore un signe de l'asservissement socioculturel.
 Georges : J'ôte ?
 Diogène : Ôtez ! [Montrant la chemise de Georges] Et ça ?
 Georges : Ma chemise ? Je dois l'enlever aussi ?
 Diogène : Non, si vous avez la conscience claire que votre chemin est encore long pour atteindre la sagesse.
 Georges : Je vais peut-être défaire les deux premiers boutons.
 Diogène : Vous commencez à comprendre où se situent les éléments importants de la vie. Passons à vos passions.
 Georges : Mes passions ?
 Diogène : Vous avez bien quelques passions, non ?
 Georges : J'ai un faible pour le cervelas ravigote.
 Diogène : Je ne parlais pas de ce genre-là. Que trouvez-vous de passionnant dans votre profession ?
 Georges : Élaborer des projets...
 Diogène : Qui servent à quoi ?
 Georges : À construire l'avenir.
 Diogène : Êtes-vous certain que l'avenir consiste à créer de monstrueuses cochonneries qui détruisent la nature ?
 Georges : Mais, le progrès...
 Diogène : Le progrès, est-ce assujettir l'homme à des besoins superflus ?
 Georges : Peut-être pas.
 Diogène : Il n'y a pas d'autre façon d'envisager les choses pour le philosophe.
 Georges : Je ne suis pas philosophe.
 Diogène : Devenez-le et vous verrez comme tout est simple.
 Georges : Je suis assez tenté.
 Diogène : Débarrassez-vous de tous vos a priori. Laissez parler vos désirs. Voulez-vous vraiment construire cette saleté, là, derrière ou préférez-vous la paix de l'esprit ?
 Georges : La réponse coule de source.
 Diogène : Est-ce votre serviette ?
 Georges : Oui.
 Diogène : Qu'avez-vous dedans ?

Georges : Les papiers à signer pour la vente de votre propriété.
 Diogène : Sortez-les.

Georges s'exécute.

Diogène : Déchirez-les.
 Georges : Vous croyez ?
 Diogène : Faites ce que je vous dis. Vous verrez comme vous vous sentirez mieux.

Georges déchire les papiers.

Diogène : Jetez les morceaux en l'air.

Georges jette les morceaux qui retombent en pluie.

Georges : Vous avez raison. J'ai comme une paix qui m'envahit.
 Diogène : C'est la sagesse qui entre.
 Georges : Il y a un problème.
 Diogène : Quoi donc ?
 Georges : La société va me virer.
 Diogène : Et alors ?
 Georges : Ils enverront quelqu'un d'autre pour faire le travail.
 Diogène : Il y a bien une solution.
 Georges : Laquelle ?
 Diogène : Vous allez leur écrire un rapport démontrant que le projet n'est pas viable, que le terrain est mauvais, qu'ils doivent aller ailleurs.
 Georges : Bonne idée, je m'y mets tout de suite. Encore une question...
 Diogène : Oui ?
 Georges : Ils iront saloper un autre endroit.
 Diogène : Tant pis.
 Georges : Nous ne faisons que déplacer le problème.
 Diogène : C'est déjà ça, pourvu que ce soit loin d'ici.
 Georges : On gagne du temps.
 Diogène : Voi-là !

Georges prend une position propre à la méditation. Les deux s'enfoncent dans une profonde contemplation. Un temps assez long. On entend une puissante déflagration.

Diogène : Mataiotês mataiotêtón, kai panta mataiotês ²⁹ .
 Georges : Comme vous dites !
 Diogène : Vanitas vanitatum, et omnia vanitas ³⁰ .

²⁹ Ecclésiaste IV, 2 en grec.

³⁰ Traduction latine.

Georges : Absolument.
 Diogène : Vanité des vanités, et tout est vanité.
 Georges : C'est bien ce qu'il me semblait.

Sergent entre en courant. Pendant les répliques suivantes, Georges ne bouge pas un cil, perdu dans sa méditation.

Sergent : [surexcité] Et paf ! Hé, hé, hé ! La cabane à outils... paf ! Qui c'est le meilleur ? C'est...

Diogène montre Georges à Sergent.

Sergent : [à peine audible] Qui c'est le meilleur ? C'est... c'est embêtant qu'il soit là.
 Diogène : Ça n'a plus d'importance.
 Sergent : Pourquoi ?
 Diogène : Il a déchiré tous ses papiers et il va intervenir pour que le projet d'à côté soit déplacé ailleurs.
 Sergent : Alors, on ne risque plus rien ?
 Diogène : Rien.
 Sergent : Mince alors ! On rigolait bien.

Théodore entre avec une énorme hache. Il s'approche de Georges, lève la hache et va lui fendre le crâne.

Sergent : [désabusé] Inutile, Théodore. Il ne présente plus aucun danger.

Théodore baisse la hache.

Théodore : Tu es sûr ?
 Sergent : Diogène l'affirme.
 Théodore : Alors... si Diogène le dit... [Relevant sa hache] Je n'aime pas abandonner une tâche sans la finir. C'est encore plus beau quand c'est inutile.
 Sergent : Tu vas salir le sol et Solange va encore râler.
 Théodore : [baissant son arme] Voilà un argument qu'on ne discute pas.

Solange entre.

Solange : [voix forte] Tu as fait péter quoi, cette fois ?

Théodore, Sergent et Diogène montrent Georges.

Solange : Aurais-je gaffé ?
 Sergent : Il est devenu inoffensif.

Martine entre avec une fiole. Elle s'approche de Georges et s'apprête à lui en verser le contenu sur la tête.

Solange : Qu'est-ce que c'est ?
 Martine : [charmante] Du vitriol, rien de bien méchant.
 Solange : De l'acide sulfurique ?
 Martine : Ben oui... du vitriol, quoi... mais concentré. Une petite giclée, ça vous ronge la boîte crânienne, ça vous ronge le cerveau et on ne sait pas où ça s'arrête.
 Solange : Ce gaillard ne nous veut plus de mal.
 Martine : Ah bon ?... [Déçue, en regardant sa fiole] Dommage !

Entrée de Charlotte.

Charlotte : J'ai trouvé un truc génial pour rendre le gars de la COMPEU... chose inopérant.

Les autres mettent un doigt sur leur bouche et montrent Georges de l'autre main.

Charlotte : [parlant bas, mais distinctement] J'aurais bien voulu essayer, il paraît que c'est radical.

Entrée de Sylvie.

Sylvie : J'ai pris une grande décision. Je vais...

Même jeu des autres : un doigt sur leur bouche et l'autre main montrant Georges.

Sylvie : [bas, mais distinctement] ... l'épouser. Il deviendrait membre de la famille et ne pourrait plus nous nuire. L'amour résout tout.
 Solange : Parce que tu aimes ce zozo³¹ ?
 Sylvie : [se détournant et prenant une position marquant fortement son embarras] Oui..., non..., enfin...
 Sergent : [à Diogène] Diogène ! Es-tu certain que ce gars-là n'est plus du tout dangereux ?
 Diogène : Pour qui le sage serait-il redoutable ?
 Théodore : Même si on le sort de sa rêverie ?
 Diogène : Il ne fera plus jamais de mal à une mouche, je l'ai converti... définitivement.
 Sergent : Tant mieux ! [D'une voix de stentor] Pouvons donc reprendre l'exercice. À mon commandement... en... position !

³¹ Naïf, niais.

Tous s'exécutent avec plus ou moins de bonne volonté. Georges aussi, mais comme s'il était somnambule.

Sergent : Garde-... à-... vous !... Quart de tour... droite !

Martine tourne à gauche.

Sergent : Soldat Martine ! [S'approchant d'elle] Z'avez une montre ?

Martine, étonnée, présente sa montre, sur son bras gauche.

Martine : Un cadeau de mon pauvre Robert. Quand je pense qu'il est là, sous le...

Diogène : Sous le quoi ?

Théodore : [vivement] Elle veut dire : dans ... dans son cœur.

Sergent : Pas de problème. Soldat Martine, concentrez-vous !

Martine : [gloussant] Pourquoi me vouvoies-tu, grand imbécile ?

Sergent : [perdant patience] Fait plus sérieux ! Où est votre montre ?

Martine : [même jeu] Ben... là !

Sergent : Là, soldat Martine, c'est votre gauche.

Martine : [ironique] Ah bon ?

Sergent : Si !... Donc, si je dis : demi-tour... droite, vous tournez de l'autre côté.

Théodore : Ça va être long, si elle doit à chaque fois chercher sa montre.

Sergent : Silence, dans les rangs !... Demi-tour, gauche !

Tous se retrouvent face au public, sauf Martine qui lui tourne le dos. Sergent prend son propre couvre-chef et mord dedans. Théo tourne lentement Martine pendant la réplique suivante.

Théodore : Calme-toi, Sergent ! Tu risques un coup de sang. Je m'en occupe.

Sergent : A... vancez !... Une, deux... une, deux...

Tous avancent au nez de scène. Sergent aussi, de côté.

Sergent : Tenez-vous... les mains ! À mon commandement... sa... luez !

Tous saluent le public, sauf Sergent. Noir. Nouveaux saluts, mais cette fois avec Sergent.

RIDEAU

TABLE DES MATIÈRES

Scène 1 [Sergent, Solange, Sylvie, Charlotte, Martine, Théodore, Diogène].....	4
Scène 2 [Georges, Solange, puis Sergent, Diogène, Théodore, Sylvie, Charlotte].....	9
Scène 3 [Georges, brièvement, Charlotte, Sergent].....	16
Scène 4 [Diogène, Sergent]	18
Scène 5 [Solange, Charlotte, Sylvie, puis tous sauf Diogène et Georges].....	19
Scène 6 [Martine, Théodore, Diogène (muet)].....	22
Scène 7 [Georges, Théodore, Martine, Diogène].....	24
Scène 8 [Sylvie, Charlotte, Sergent].....	27
Scène 9 [Solange, Diogène].....	30
Scène 10 [Georges, Théodore, puis Martine, puis Sylvie].....	32
Scène 11 [Martine, Solange, Théodore, Sergent, Sylvie, Charlotte, Diogène].....	34
Scène 12 [Diogène, Sergent].....	41
Scène 13 [Georges, Diogène, Martine, Sergent, Sylvie, Charlotte, Théodore, Solange].....	42
Scène 14 [Sylvie, Sergent, Théodore, Martine, Solange, Diogène, Charlotte, Georges].....	47
Scène 15 [Diogène, Georges, puis tous].....	53
TABLE DES MATIÈRES.....	60